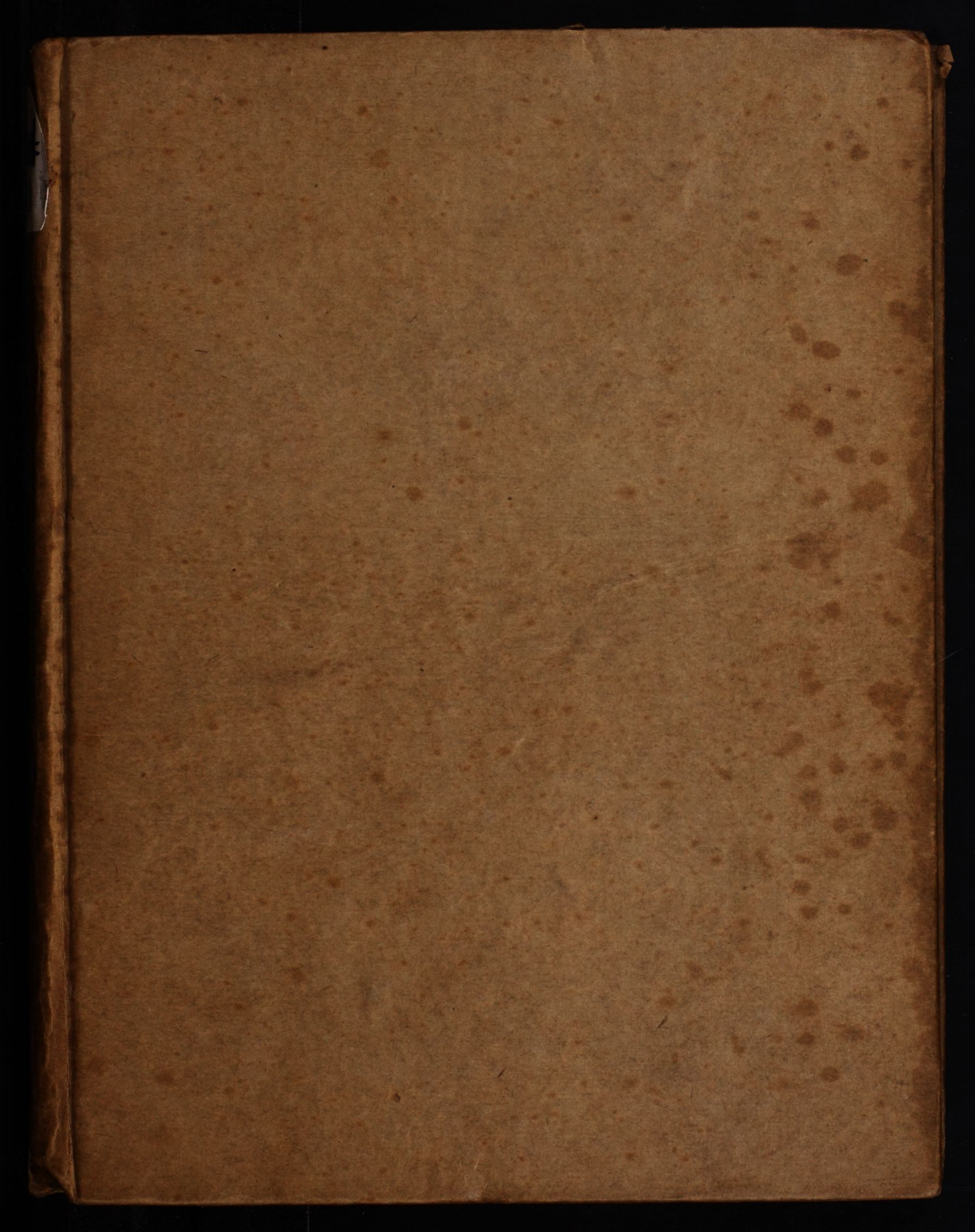
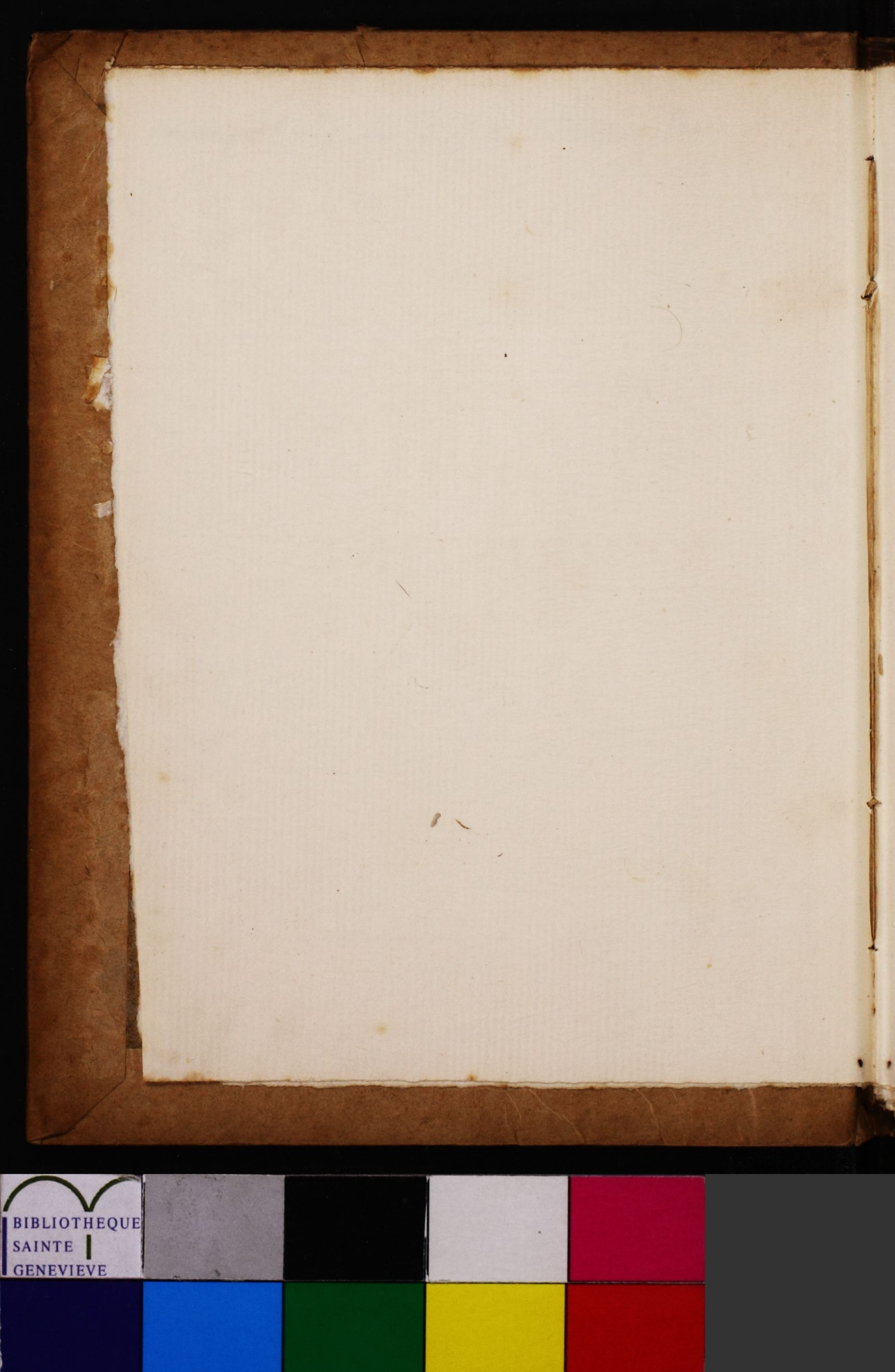

T
Scand
150





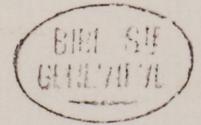
anonym utg. av. K. J. R. Burenstam.

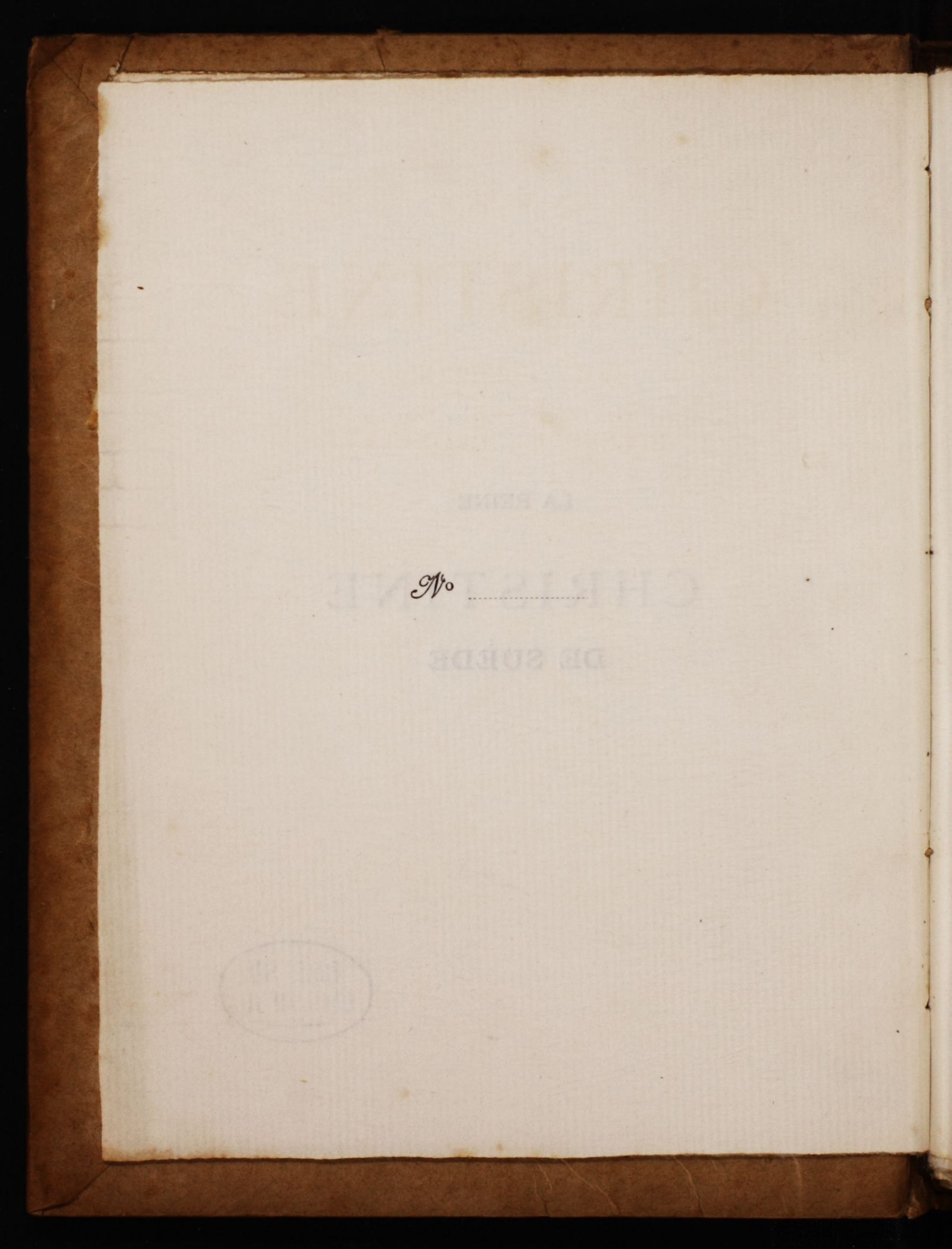

BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

LA REINE

CHRISTINE

DE SUÈDE





N° ....

LA REINE
CHRISTINE
DE SUÈDE
A ANVERS ET BRUXELLES

1654-1655



BRUXELLES
ALFRED VROMANT & Cie
IMPRIMERIE SAINT-MICHEL
1891

L'on a tant écrit sur la reine Christine de Suède (1), qu'il paraît à beaucoup de personnes inutile et superflu de s'en occuper davantage la plume à la main. Néanmoins, il y a une époque de sa vie changeante qui est moins connue que le reste : le séjour de plus d'un an qu'elle faisait, sous prétexte de se rendre aux eaux de

(1) Environ cent volumes, et dans presque toutes les langues de l'Europe.

Spa (1), à Anvers et à Bruxelles, depuis le 5 août de l'année 1654 jusqu'au 22 septembre 1655. Le vrai but de l'apparition de la reine aux Pays-Bas Espagnols fut entouré du plus grand secret. Le Résident suédois à La Haye, Appelbom, pouvait ainsi rapporter, d'après ce que l'on lui écrivait d'Anvers, que la reine aurait dit « que « si elle soupçonnait sa chemise d'avoir la « moindre connaissance de son dessein, « elle la brûlerait (2). »

Les grands traits de ce séjour n'ont pas échappé à l'histoire ; mais il y a des détails à ajouter, et ceux-ci sont souvent, pour beaucoup de personnes, les plus intéressants.

Réunir ce qui, à cet égard, se trouve aux

(1) Lettre du roi d'Espagne à la reine Christine en date de Madrid, le 20 juillet 1654. (Archives de Simancas.)

(2) Archives de l'État à Stockholm.

archives et bibliothèques, surtout quand c'est inédit ou connu seulement d'une minorité infime, propriétaire d'archives privées ou de volumes uniques, contribuera à jeter quelque lumière sur le caractère et la vie d'une des plus intéressantes souveraines. Souveraine toujours, bien décidément souveraine ; car bien qu'elle se fût dépossédée elle-même de la couronne d'un pays, qui alors fut grand, puissant et glorieux, elle n'avait abdiqué aucune de ses prérogatives personnelles et elle continua, en voyageant, de jouir de la plénitude de ses privilèges royaux, quelquefois soutenus avec une ferveur exagérée comme à Fontainebleau, 1656 (droit de la Haute Cour de Justice vis-à-vis Monaldeschi) et en 1688 à Rome (droit de l'asyle, contre le Pape).

Au moment où cette reine entrait en Brabant, elle faisait aussi valoir son privi-

lège pontifical de visiter, avec sa suite, les couvents d'hommes.

Heureuse d'avoir délivré ses vingt-huit ans du fardeau d'un gouvernement qui, à cette époque-là, fut beaucoup plus personnel que maintenant, désireuse de voir tout ce qui pouvait rassassier sa soif inextinguible du vrai et du beau, des sciences et des arts, d'une vivacité telle qu'elle se tenait rarement tranquille et qu'il y avait de la peine à suivre sa conversation (1), cette illustre reine, alors, se vouait principalement aux études, aux plaisirs et aux préparatifs de sa conversion au catholicisme.

D'une rare érudition, (elle parlait sept

(1) Lettre de l'abbé de Balerne, Philippe Chifflet, à son neveu Jules Chifflet, chancelier de la Toison d'or, Bruxelles, 22 août 1654. (Rapport de M. Gachard en date de Simancas, 28 mars 1846.)

langues, le duc de Guise dit même huit) et animée d'un désir fervent de trouver la vérité, les amusements du grand monde de l'époque interrompaient parfois ses occupations sérieuses sans en diminuer son intérêt.

En changeant au mois de juillet 1654, à Hambourg, sa toilette féminine contre le costume d'homme de l'époque, la reine n'a tout de même pas changé de caractère : grâce à son éducation virile, elle possédait déjà la plupart des vertus mâles avec un grand nombre de l'autre sexe, et cela depuis sa tendre enfance.

On connaît comment la reine Christine passa la frontière suédoise en exprimant son plaisir d'avoir quitté sa patrie et comme elle fut épiée par la reine de Danemarc qui, déguisée, a surpris sa conversation intime.

En passant, de Hambourg à Anvers, la

reine faisait une courte visite à *Deventer* au savant Gronovius (qui habitait au Kerkchof où, en 1872, était le club « Le Vereeniging ») qu'elle surprenait nuitamment, et se dirigea par *Amersfort* à *Utrecht* où elle fut assez heureuse de trouver la célèbre Mlle Schurman (1), qu'elle connaissait par ses écrits et chez laquelle la reine admira les ouvrages faits de ses mains, tant de « peinture, de miniature et d'enluminure que de gravures au burin et au diamant sur le cuivre et sur le verre », et avec laquelle elle échangea depuis quelques lettres.

Au reste, elle passa inaperçue en Hollande, quoique les députés des États qui avaient si brillamment reçu le roi et la reine de Bohême à La Haye avaient donné l'ordre aux autorités de recevoir la reine

(1) Née en 1607, décédée 1678. *Délices des Pays-Bas*, 3e volume.

Christine avec tous les égards dus à son rang : cannonade, parade, sonnerie de cloches et expédition à sa rencontre du maître des cérémonies, M. de Mortaigne (le même qui, vingt années auparavant, avait accompagné le grand chancelier suédois, le baron, puis comte, Axel Oxenstierna à sa visite à La Haye) et qui aussi plus tard, venu à Anvers, a reçu les remercîments de la reine (1) pour les aimables intentions des États (2).

Elle passa par Gorcum et Breda et c'est à cheval et toujours en habits d'homme — la nouveauté de l'incognito la charmait évidemment — que cette dernière princesse de la maison royale de Wasa a fait

(1) Rapports du président suédois Appelbom. (Archives de l'État, à Stockholm.)

(2) Extract uit het *Register der Resolutien van de Edel Groot Mogende Heeren Staten van Holland en West-Friesland*, 20de juli 1654. (Archives du royaume, à La Haye.)

son entrée à Anvers, le 5 août 1654, et y est descendue à la splendide maison, aujourd'hui n° 98 de la rue Longue-Neuve, qui alors fut la propriété de Don Garcia d'Yllan (1), un richissime israélite portugais que la reine avait fait agréer par le roi d'Fspagne comme son résident déjà au commencement de l'année (2). Ce choix ne fut pas mauvais au point de vue des finances souvent embrouillées de la reine qui, d'une générosité rare envers les savants de tous les pays et envers son entourage, dépensait toujours plus que ses revenus considérables le permettaient. Mais comme représentant d'une reine, cet israélite,

(1) En 1674, baronisé « de Bornival », château en Brabant près de Nivelles (liste dans les *Délices des Pays-Bas*, 3e volume). La reine l'avait déjà proposé en 1654 par l'entremise de l'ambassadeur espagnol à Stockholm. (Archives de Simancas. Conseil d'État au roi.)

(2) 13 mai 1654. (Archives de Simancas.)

quoique de la meilleure espèce, la Portugaise, ne saura qu'éveiller notre pitié.

La dite maison, à trois étages, vaste et splendide, à deux cours et jardin, était, avec sa grande porte cochère et ses colonnades intérieures, ses immenses salles et ses belles proportions architectoniques, bien appropriée à une résidence royale (1).

L'ameublement correspondait parfaitement à cet extérieur. On y remarqua en tapisseries d'or et d'argent l'histoire de Cléopâtre, de Jules César, de Scipion et Hannibal en gobelins (de Sperinck), ainsi que l'histoire des Mores et d'Orlande. Les tabourets y étaient couverts de velours cramoisi rehaussé de franges en or et en argent, d'autres en brocart à fleurs.

(1) Elle est, maintenant, peu changée, occupée par les Dames de l'instruction chrétienne avec leurs nombreuses élèves.

Des « gardes-vent » de velours cramoisi avec galons d'argent, des sièges à bras de velours coloré et d'autres de couleurs d'Inde alternaient avec des bancs à coussins, des sièges et des escabeaux avec ou sans franges d'argent. De grands tapis turcs couvraient les planchers et sur les tables étaient placées des couvertures en velours cramoisi à franges d'or. Un grand baldaquin fut suspendu dans la salle d'audience au premier étage. Dix lits de maîtres, l'un plus splendide que l'autre, garnis de velours, de serge et d'étoffes indiennes, un (probablement celui de la reine) avec quatre plumages rouge et vert, trois bleu et jaune.

Don Garcia avait fait orner la maison de la reine dans des couleurs criardes plus conformes à son imagination orientale qu'au bon goût de la reine qui aimait les couleurs mêlées, comme le vert-brun du

duc d'Épernon et le violet d'evêque (1). Même le coffre de nuit était en satin rouge brodé d'argent et d'or. Son contenu est détaillé de la manière suivante :

Un couvert de table de satin rouge ; un paquet de nuit travaillé d'or et d'argent et de soie rouge et bleue à la façon des dentelles ; un miroir et deux petits coffres à joyaux doublés de satin rouge ; une boîte de poudre — étonnant à cette époque — « une escouette ».

Un autre coffre de brocart garni d'argent « relevé » contenait un petit coffre de joyaux, encore une boîte à poudre, une escouette garnie d'argent « relevé », un petit coffre plat de joyaux et un miroir garni d'argent « relevé », avec les armoiries de Sa Majesté. Décidément les détails deviennent

(1) *Journal d'un voyage à Paris en* 1657 *et* 1658 *de deux Hollandais* (MM. de Villiers), publié par M. P. Fougère. Paris, 1869, page 247.

d'un caractère si intime qu'il faut en finir. Mentionnons tout de même encore un coffre de nuit de velours passementé avec des galons d'argent et, dans celui-ci, un miroir et un petit coffre de joyaux, l'inévitable escouette et un paquet de nuit de « tabin » rouge. A côté de cela des sièges divers, cinq grandes espinettes et deux petites, placées sur des pieds en bois noir.

L'art avait aussi contribué à orner la maison magnifique de Don Garcia. Parmi les peintures à l'huile on remarquait le portrait de l'empereur Maximilien, la tentation de saint Antoine, une Lucrèce, une fête villageoise par Breughel, des fleurs peintes par Segers et beaucoup d'autres tableaux (1) à côté desquels s'est rangé plus

(1) Inventaire des meubles et hardes appartenant à Sa Majesté la Reine de Suède (Archives de la ville d'Anvers), imprimé dans *Handskrifter*, etc. Haag, 1855, pages 45-57.

tard le portrait de la reine même, peint par Justus van Egmont (1), élève de Rubens et très employé par ce grand maître. La maison était donc bien garnie et parfaitement adaptée à recevoir une suite encore plus nombreuse et plus brillante que celle de la reine Christine qui était composée seulement de neuf maîtres et d'une valetaille de quarante personnes.

Cette suite mérite une attention spéciale. A sa tête se trouvait au départ de la Suède, le baron Carl *Soop*, d'une ancienne famille suédoise, dont la généalogie est connue depuis le XIVe siècle, un des plus brillants seigneurs de l'époque, alors âgé de trente-trois ans, ancien grand-chambellan de Sa Majesté, formé à la vie élégante à Paris, Rome et Venise. A l'âge de vingt-cinq ans, il avait déjà, en qualité de maréchal, accom-

(1) Même ouvrage, page 40.

pagné à Paris l'ambassadeur suédois à la Cour de France, le comte de la Gardie. Peu de temps avant le départ de Stockholm de la reine Christine, nommé membre du Conseil du Royaume, il a accompagné Sa Majesté jusqu'à Hambourg, d'où il est malheureusement retourné en Suède (1). Il fut également regrettable que la reine laissa retourner de Hambourg à Stockholm *le comte Christopher Delphicus Dohna,* son grand-chambellan, chef de ses gardes et chevalier de l'ordre de l'Amaranthe (2), d'une ancienne famille allemande, fils du

(1) Généalogies de la noblesse suédoise imprimées à Stockholm 1858-1864, sous le nom « *Svenska Adelns Attartaflor* ». Le portrait du baron Carl Soop se trouvait au château de Mälsåker encore il y a trente ans.

(2) Ordre de chevalerie illustre institué par la reine de Suède à Stockholm, 1651 (selon Adlerfelt : *Equites sive de ordinibus Equestribus disquisitio*, *Holmia*, 1696) ou 1653, selon Archenholtz (Mémoires pour servir à l'histoire de Christine, reine de Suède, I. p. 384-387.)

comte Christopher von Dohna, gouverneur hollandais de la principauté d'Orange, et de la comtesse Ursula de Solms. Allié avec les princes de Nassau et lié avec les comtes de Bréderode, le comte Dohna aurait pu être d'une grande utilité pour la reine aux Pays-Bas. Il avait été dans les bonnes grâces particulières de la reine, et les dames de la Cour l'appelaient « Schwägerchen » (1), ce qui fait preuve d'une grande intimité (2). Dansait à la première fête de l'Amaranthe avec la baronne Ebba Sparre, amie intime de la Reine.

En fait de grand-charges de la Cour, il

(1) Die Dohna's, II Theil seite 49. Als manuscript gedrucht in Berlin, 1880.

(2) Les archives de la branche suédoise de la famille de Dohna se trouvent au château de Fiholm dans la province de Westmanland, en Suède, majorat des comtes de Ridderstolpe, qui descendent des Dohna. Le comte Chr. Delph. D. fut marié à une comtesse Oxenstierna.

n'y avait dans la suite de la reine que le comte *de Steinberg*, « cavalier di gran valore » comme l'appelait un contemporain italien, grand écuyer « d'art nonpareille, qui monte un cheval à merveille (1) », fils du Résident suédois à Erfurt, Sachsen-Weimar et Brunswic et qui, quelques années auparavant, avait sauvé la vie de la reine quand elle faillit se noyer. (A la fête d'inauguration de l'Amaranthe, Steinberg conduisait M[lle] Ruthwen, fille de l'écossais Ruthwen, général au service de la Suède) (2).

Selon une lettre autographe de ce comte, il quitta les Pays-Bas Espagnols avant la fin de l'année 1654 (3). Chargé d'une mis-

(1) *Le voyage d'Anvers pour la venue de la reine de Suède*. Anvers, MDCLIV, page 44.

(2) Liste des vingt-sept invités à la fête d'inauguration de l'Amaranthe, écrite par Dohna, et signée par la reine « Amaranthe. » (Archives de Fiholm.)

(3) Archives du Royaume à La Haye.

sion près le roi de Suède, Charles X, sa femme, la comtesse Steinberg, née de Ribbing, l'accompagna.

Le reste de la suite fut composée de MM. Fabian de Fersen, de Liljecrona, de Wrangel, de Wolf, de Silfvercrona (intendant) d'Appelman (secrétaire) et d'Appelgren (page), et un médecin ; en tout neuf. Les dix lits de maîtres cités dans l'inventaire étaient plus que suffisants à ces messieurs ; les dames d'atour furent vite congédiées.

M. Fabian de Fersen, alors âgé de vingt-quatre ans, chambellan, « cavaliere di virtuosi talenti » comme l'écrit le comte Galeazo Gualdo (1). Il est écrit quelque part

(1) Historia della sacra Real Maësta di Christina Alessandra, Regina di Svetia etc., del conte Galeazzo Gualdo. Roma, 1656, page 35. Ce Fersen fut arrière-grand oncle du célèbre comte Axel Fersen, massacré à Stockholm, en 1810.

qu'il excellait comme joueur de flûte et que ce talent avait beaucoup plu à la reine, difficile à contenter à cet égard et accoutumée à ses musiciens italiens qui à Upsala avaient étonné même l'ambassadeur anglais, sir Thomas Bulstrot Whitelock, lui-même connaisseur en fait de musique (1). Colonel des gardes blanches en 1654, Fersen fut depuis lieutenant-général, baron, feldmaréchal et gouverneur-général. Il décéda en 1677.

M. Gustave de Lilljecrona, né en 1623, gentilhomme de la Cour, « cavalier di gran valore e « di nobilissimi talenti. » Homme politique distingué, résident en Danemark, puis gouverneur de province, président du Collège de commerce et du comptoir d'État, chancelier de l'Université de Lund, mort en 1687. Une partie de sa correspon-

(1) *A Journal of the Swedish Ambassy in the years* 1653 and 1654. London, 1772 (by Dr Charles Morton).

dance est imprimée ainsi que son rapport sur l'entrée de la reine à Rome.

M. de Wolf, gentilhomme de la Chambre, déjà depuis quelques années reçu à la Cour suédoise, où le 8 décembre 1652 il a figuré dans le ballet les « libéralités des Dieux » au château royal de Stockholm (1).

M. Guillaume Wrangel (de Fall, en Livonie) « de bel esprit, de bonne mine ; » *Silfverkrona*, né en Hollande, fils adoptif de l'ancien résident suédois, était chargé de la gestion épineuse des affaires financières de la reine. *Appelman* était le secrétaire de la reine et le D[r] Wenlen son médecin. Avec un peu d'imagination on comprend facilement quelle animation devait régner à cette jeune cour, où la plupart des personnes n'avaient pas atteint l'âge de trente ans.

(1) « Liberalitez des Dieux, ballet sur le jour de la naissance de la Reine, le 8 décembre. Stocolme, chez Jean Jeansson, 1652. »

Les auteurs contemporains s'accordent en descriptions circonstanciées des fêtes, excursions et comédies avec lesquelles la reine charma ses loisirs à Anvers.

Dans son rapport de La Haye, du 21 août, le résident suédois Appelbom rend compte de sa visite à Anvers, où il a trouvé la reine en bonne santé, entourée de plusieurs personnages, parmi lesquels il cite le landgrave de Hesse, le duc de Luneburg, Hannibal Schested (1), le gouverneur espagnol, des jésuites, des savants. Dans un rapport suivant du 30 août, Appelbom rend compte d'un incendie à l'hôtel occupé par la reine et de la lettre que le grand Condé avait écrite à la reine dans le but d'effacer la mauvaise impression de la défaite de l'armée espagnole devant Arras, ce qui, — ajoute Appelbom, — « est trouvé

(1) Ancien vice-roi de Norvège ; disgracié ; comte Français, mort à Passy.

« de tout le monde pour un mauvais au-
« gure (1). »

Déjà le 17 août la curiosité a poussé la reine à visiter Bruxelles, où elle s'amusait à regarder les collections, principalement celles du Palais (où se trouvaient entre autres toutes les « raretés » apportées par les grands explorateurs de l'Amérique), le collège des jésuites, rue de Ruysbroeck, et le couvent des Carmélites de Berlaimont. Le 20 août, nouvelle excursion. Accompagnée des comtesses de Rennebourg (2), et de Grimberghe (3), ainsi que de Mme Pimentel, la reine est partie au château de Bornival,

(1) Archives d'État à Stockholm.

(2) Née de Renesse, mariée à Pierre-Jacques Procop de Lalaing, comte de Rennebourg, baron de Gaesbeck, etc., gouverneur de Bruxelles, mort en 1698. (Nobiliaire de Vegiano, Gand, 1865, tome II.)

(3) Née de Renesse de Warfusée, mariée en 1641 à Eugène de Berghes, comte de Grimberghe, mort en 1676. (Vegiano, tome II.)

propriété de Garcia d'Yllan. Après le dîner, en passant par Nivelles, « la bourgeoisie se « mit en armes pour la rencontrer, comme « elle fut hors des portes. Puis cette prin- « cesse y étant entrée, elle fut reçue avec « beaucoup de respect », à la porte de l'église Sainte-Gertrude par les Dames chanoinesses avec les chanoines en corps qui lui firent voir toutes les « raretés » de cette église. Le soir la reine retourna à Bornival, le jour suivant à Bruxelles, et coucha au château d'Inghen, chez le comte et la comtesse d'Ursel (1).

Dans une lettre d'Anvers du 22 septembre 1654, au prince Mathieu de Medici, le général R. C. Montecuccoli (2) s'exprime

(1) Comte Conrad d'Ursel, maître-d'hôtel (maréchal de Cour) de l'archiduc Léopold-Guillaume décédé en 1659 ; marié à Anne-Marie de Robles.

(2) Montecuccoli, Raimond (comte de), né à Modène, en 1608, mort à Linz en 1681. Il battit les Suédois à Namslau en Silésie en 1637. Battu par eux deux ans

ainsi : « Pendant qu'à Bruxelles on est en « émoi... je me réjouis moi dans ce lieu de « l'honneur de servir la reine sérénissime « de Suède : les promenades, la musique, « les comédies et les bonnes compagnies

après et fait prisonnier de guerre par le feld-maréchal Banér, retenu à Stettin deux ans, échangé contre un général Suédois, il battit un autre genéral suédois, Wittenberg, en Bohême. Visita la Suède après la paix et reçut de la reine Christine l'accueil le plus flatteur. Ambassadeur auprès de Sa personne en 1654-55, pendant le séjour à Bruxelles, et expédié à sa rencontre lors du voyage de la Reine à Inspruck ; en 1657 il prit le commandement des troupes impériales envoyées en Pologne pour y rétablir l'autorité du roi Jean Casimir, que le roi de Suède Charles X et Ragotzsky venaient d'éloigner de sa capitale. En 1658, il marcha avec l'électeur de Brandebourg au secours du roi de Danemark, accablé par le roi Charles X de Suède et l'armée Suédoise ; en 1661 en Transylvanie, chassa les Turcs, qui le battirent à Saint-Gothard, le 1er août 1667, où il les avait battu en 1664. Il représenta l'empereur Léopold Ier au cérémonial de son mariage (p. p.) avec l'Infante Marguerithe. Chevalier de la Toison d'or ; il manœuvra en 1672 et 1673 avec bonheur con-

« qui de toute part concourent ici pour faire « hommage à cette grande princesse, font « ressembler ce lieu à une de ces îles bien- « heureuses qui au milieu des flots de la « mer jouit d'une tranquillité très paisible, « ou à une de ces montagnes très hautes « qui voit au dessous de soi les brouillards

tre Turenne, qui fut tué à Sassbach. L'étude et la fréquentation des savants, qui avaient toujours rempli ses loisirs, restèrent le délassement de sa vieillesse. Membre du « Collegium Naturæ curiosorum », il fit tous ses efforts pour faire fleurir cette académie. Les œuvres complètes de Montecuccoli comprenant le traité de l'art de régner, les poésies parmi lesquelles une ode à la mémoire de *Gustave-Adolphe,* ont été publiées avec des notes par Ugo Foscolo, Milan, 1807-8, 2 vol. in-folio, et par Grassi, Turin, 1821, 2 vol. in-8°.

Ouvrages publiés :

1° *Mémoires sur la guerre,* en italien, à Cologne, 1708, in-8°, traduit en latin. Vienne 1718 ;

2° *L'Art militaire en général* ;

3° *La guerre contre les Turcs ;*

4° *Relation de la campagne de* 1664. Biogr. gén. par Firmin Didot. Paris, 1861.

« et les nuages sans que la sérenité de son « faîte en soit troublée. » Et d'Anvers, le 8 octobre, même année, au même : « Cette « reine sérénissime de Suède jouit d'excel- « lente santé et sa cour est toujours pleine « de dames et de chevaliers qui de toute « part concourrent ici pour lui faire hom- « mage comme a fait aux jours passés l'am- « bassadeur de France en Hollande, qui « fut déjà ambassadeur en Suède (1). On « attend de jour en jour Mgr don Antoine « Pimentel, qui vient d'Espagne, et de « Suède le comte Thott (2).

Comme occupations sérieuses, il y avait les visites aux couvents et les réceptions de personnages marquants. Pendant tout l'automne 1654, d'illustres visiteurs se succédaient. A son arrivée la reine a été com-

(1) Chanut.

(2) Archives des Médicis à Florence ; communiqué par M. le marquis Campori.

plimentée par don Baltazar Mercader, châtelain de la ville d'Anvers (1). Puis ce fut le comte de Buquoi, gouverneur de Hainaut « fils du grand Longueval » qui avec grand train partit exprès de Mons, d'ordre du roi d'Espagne, pour présenter ses hommages et les compliments du roi son maître.

Buquoi logea dans « la maison peinte » (en couleur verte), située à côté de la maison « Het Bruilofthuis » au marché des souliers, près du pont de Meir.

L'audience eut lieu déjà le 2 septembre et l'impression que la reine fit sur la suite était, à en juger d'un témoignage contemporain, des plus favorobles :

« Son œil grand, bleu, vif, agréable
« Qui de loing pourtant paroit noir.

(1) Lettre de l'archiduc Léopold au roi d'Espagne, Bruxelles, 12 septembre 1654 (Simancas.).

« Sa bouche est très belle, où l'yvoir
« Descouvre avecque grace extrême
« Qu'il se surpasse là soy-même,
« Ses levres sont de la couleur
« De la plus estimable fleur
« Son nez de taille bien formée
« Comme l'on dit de Borronnée (1),
« Son visage est beau, presque rond,
« Son poil est entre brun et blond,
« Quoy que pour honorer sa nuque,
« Elle ayt pris la noire perruque,
« Qui ressamble en ie ne scais quoy
« Aux cheveux du brave BUCQVOI,
« Sa main blanche bien potelée
« Est tres digne d'estre louée,
« Laquelle porte en un temps beeau
« Ou l'éventail, ou le chapeau,
« Et quelques fois si bien me semble,
« Elle les tient tous deux ensamble.

(1) C'est-à-dire courbé et assez grand : un nez d'aigle,

« Son soulier est d'homme, qui fait
« Qu'on en juge son pied parfait.
« Sa reverence est différente,
« Quelque fois d'homme, et peu aprez
« Elle scait plier les jarrez (1). »

Ce portrait est moins flatté que celui du Père Manderscheidt, imprimé dans les mémoires d'Archenholtz et celui du duc de Guise, imprimé dans *Historical manuscripts*, *London*, 1874, I, 572.

Toutefois, la reine étonna déjà le jour

(1) Le voyage d'Anvers pour la venue de la reine de Suède en vers burlesques, dédié à Mgr le comte de Gratzen, etc.; MDCLIV, sans lieu d'impression ; 4 pages d'epistre non numérotées, signé D. H., qui a été interprêté : d'Hanins, poète de l'époque, plus que médiocre ; 50 pages de versets divisés en XI journées et aux pages 51-54 des poésies dont une intitulée « L'incomparable Christine » et trois autres « sur le portrait de la reine » et « au lecteur de ces vers burlesques ». Livre excessivement rare sinon unique et peu connu, à l'exception de l'exemplaire de l'auteur acheté à la vente Serrure à

suivant le monde par ses expressions tant soit peu sans gêne : « Pardieu » — « Dieu me damne » — « Mordieu » — « Ma foy » — « qui avoit grace » — « Quand sa bouche lui donnoit place. »

Le soir, au théâtre, on a joué « Sémiramis », attention flatteuse pour une reine qui, certes, se croyait au niveau de cette illustre souveraine assyrienne.

Le comte de Buquoi qui offrit à la reine d'habiter le palais de Bruxelles était chargé d'une lettre (1) remplie d'expressions affectueuses de la part du roi d'Espagne, à laquelle la reine répondit en date d'Anvers le même jour après l'audience de Bucquoi (2) s'excusant de n'avoir pas

Bruxelles en novembre 1872. Son contenu est en accord avec les documents officiels aux archives.

(1) Archives de Simancas.

(2) « Accepi cum maximo applausu literas Regiæ

annoncé d'avance son arrivée aux Pays-Bas, puisqu'au moment où elle a voulu écrire, la lettre du roi lui est parvenue.

Pour ce qui concerne le palais de Bruxelles, la reine ne voulait pas l'accepter comme habitation. Il fut décidé que l'archiduc Léopold, gouverneur espagnol des Pays-Bas sera reçu « à l'allemande » et que la conversation « sera à l'italienne ». Bucquoi rapportait à S. A. I. que la reine faisait preuve de la plus grande admiration pour le roi d'Espagne.

Déjà la reine avait reçu le comte de Guitaud venu

« De la part d'un prince dont le nom
« Vole aussi loing que son renom,

« Majestatis Vestræ per illustrissimum comitem de « Buquoy mihi allatas », etc. (Archives de Simancas.)

« Je parle de ce prince insigne
« Qui du rang des dieux est très digne,
« Ce vaillant Mars, ce grand héros Condé (1) »

alors à Bruxelles.

Ce fut maintenant le tour du *comte de Hennin* (2), gouverneur des Flandres. La reine le reçut le 4 septembre et voyait ensuite jouer la tragédie « Schœvola » après quoi « la reine pour s'éjouyr voulut les trompettes ouyr ».

Le jour suivant, après avoir regardé des tableaux et des tapisseries, la reine a bien voulu accepter une invitation à dîner chez le bourgmestre (3) d'Anvers, où elle ren-

(1) Le voyage d'Anvers.

(2) La branche comtale de cette famille s'est éteinte en 1874 à Cambrai. Il y a encore des chevaliers de Hennin en Belgique et des princes de ce nom en France.

(3) Hendrik van Halmale (*Geschiedenis van Antwerpen* van Mertens et Torfs, I.)

contra entre autres le nouvel évêque (1) et le gouverneur (2). Le bourgmestre avait des raisons particulières de vénérer Sa Majesté. C'est à lui qu'elle avait, probablement en 1650, quand van Halmale fut aussi bourgmestre, ou en 1652 à son successeur et prédécesseur Alex. Goubau, adressé la remarquable lettre autographe et confidentielle (sans date), qui se trouve encore aux archives de l'Hôtel de ville à Anvers, en donnant par cela même une preuve éclatante de sa prévoyance et de sa perspicacité même dans des questions économiques et commerciales, à l'avantage de la dite ville, dont le port, à son grand détriment, était, depuis la domination espa-

(1) Marius Ambrosius Capello, d'une famille italienne, établie à Anvers, évêque, 1654-76. (Mertens et Torfs, IV.)

(2) Don Baltasar de Mercader ; maitre de la « Gilde » de l'Association chrétienne. (Trophées de Brabant.)

gnole, fermé (1) par les règlements vexatoires d'une ville fortifiée. Cette lettre est conçue dans les termes suivants assez transparents :

« *A messieurs Bourgmaistres et Esche-*
« *vins de la ville d'Anvers,*
en Anvers.

« Monsieur, Croiant que le « trafique de Suède pouroit recevoir de « vostre vile quelque avantage considéra- « ble, si moienent la bonne correspon- « dence qui est establi entre le Roy d'Es- « pange et moy l'on pouvoit entrer avec « vostre vile en quelque corespondence « qui seroit profitable à elle et à mes « Suédois, j'ay creu devoir vous faire ou- « verture de cette affaire, vous prient

(1) Et pas ouvert que par un autre grand esprit, l'empereur Napoléon Ier.

« d'adiouster foy à ce que vous dira
« celluy (1) qui vous rendera la présente,
« lequel est informé suffisamment de mes
« intencions dont ie l'ay chargé pour vous
« les déclarer, si vous le trouvez digne
« d'estre considérés. Vous me ferez plaisir
« d'envoier à moy le plus tôt que faire ce
« poura quelque afidé avec lequel ie pou-
« rois traiter plus amplement cette affaire,
« laquelle est de nature d'estre teneu
« segrette, ce que ie vous coniure de gar-
« der fidellement afin quelle ne soit seu
« de personne au monde ny reconeu
« comme venant de moy puisqu'il importe
« à vos intérest et aux miens qu'elle sois

(1) Peut-être le jésuite Philippe Nutius, qui en 1652 retourna de Stockholm à Anvers, d'où il est venu en Suède. Son rapport, avec annexes, se trouve aux Archives de l'État à Bruxelles et y a même été imprimé en 50 exemplaires, 1856, par C. J. Nutius sous le nom « Philippe Nutius à la Cour de Suède, » 36 pages.

« traitté avec discrétion et encore que je
« nay pas eu jusque icy la satisfaction de
« vous connoistre, i'espère néamoin de
« vostre mérite que vous ne démantirois
« pas en cette ocasion ny vostre réputation,
« ny la confience que iay en vous, puisque
« c'est un affaire de conséquence, la quelle
« comme iespère sera profitable à vostre
« vile si elle peut avoir son effect. Pour moy
« ie vous cera beaucoup redevable si vous
« me rendez ce bon office de me donner
« occasion de vous faire connoistre à vostre
« illustre vile combien ie souhaitte son bien
« et compien ie suis porté de contribuer
« autant que ie pouroi à la remestre dans
« son premier lustre. Ma reconoissence,
« Monsieur, vous donera prueve de croire
« que vous n'avez pas servi une indigne en
« obligent une inconeue. Je suis

« *(Signé)* CHRISTINE. »

La ville reconnaissante de tant de bienveillance, accorda plus tard la franchise de droits d'entrée pour les objets de la reine et pour son résident et ne négligeait aucune occasion de lui être agréable (1).

Ainsi on autorisa Sa Majesté de passer partout à la citadelle sans connaître le mot d'ordre (2) et, afin que la reine soit mieux gardée, la ville d'Anvers donna une gratification de 1 à 5 schelling par jour aux dix-huit hallebardiers de l'archiduc placés à son palais, rue Neuve.

La reine visita aussi les « frères Prékers », c'est-à-dire les Dominicains, et y admira le tableau de Michel-Ange Caravaggio (qui, au XVIIe siècle, y ornait l'autel de

(1) Résolution du 1er oct. (Archives de la ville d'Anvers.)

(2) Résolution du 5 oct. 1654.

la sainte Vierge à leur église de Saint-Paul (1)), pendant que l'orgue y fit entendre ses quarante-huit rangs de registres.

Le résident Garcia d'Yllan ne manquait pas non plus de divertir la reine par une fête donnée à sa maison de campagne de Contich (2). On y partait d'Anvers dans l'après-midi du dimanche 6 septembre, en huit carosses à six chevaux. Sans doute pour plaire, M. Garcia d'Yllan avait endossé son habit couleur de canelle enrichi de parures en or.

(1) Ce tableau « la Madone au rosaire avec saint Pierre et saint Dominique, se trouvait encore en 1873 à la galerie impériale au Belvedère à Vienne (N° 27 du catalogue imprimé en l'année 1859, École romaine, page 20), et une copie de cette œuvre d'art remplace à l'église Saint-Paul le tableau primitif.

(2) Petite ville et maintenant station du chemin de fer sur le chemin d'Anvers à Malines.

« Sa mine affectait quelque gloire,
« Mais montrant, qui pouroit le croire ?
« Que singe est singe, comme on dit,
« Eut-il mis de soye un habit (1).

Sa femme fut parée comme une mariée à la noce : toque d'argent rehaussée de noir. Au lieu de commencer avec les rafraîchissements, on inaugurait la fête par une promenade à cheval : étrange étourderie de la reine. Au retour on offrait des poires, des prunes, des raisins, des melons, des figues et des pommes « melancotons » (sorte de pêches espagnoles), artichaux, massepins, pommades (glaces) et succades (2). La société fut composée du comte Buquoi, de « M. Monplaisir » (le comte Ray-

(1) La venue de la reine Christine à Anvers.

(2) Ces artichaux au milieu des sucreries sont surtout étonnants ; ou étaient-ce des gâteaux en forme d'artichaux ?

mond Montecuccoli), Don Baltazar de Mercader et beaucoup de dames. Ces dernières, après que la reine se fut subitement levée de table, se jetèrent avec fureur sur les rafraîchissements « une vraie pillerie, les « mains y allaient de furie ». Les flamands invités n'ÿ allaient pas non plus de main-morte, mais « prennent les marme- « lades, tranchent, brisent, rongent suc- « cades » de sorte que la fin de cette fête fut un vrai méli-mélo, un brouhaha formidable, rehaussé de l'éclat de chansons, de musique et de coups de canons. A l'entrée à Anvers les bourgeois tirèrent encore les mousquets et reconduisirent aux flambeaux la reine à sa demeure. Après cette excursion il ne fut pas étonnant qu'à la représentation de « Hérode », le même soir, la reine

« fut mal à son aise »
« se remuant beaucoup sur sa chaise ».....

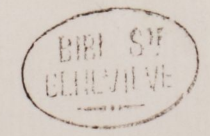
Annoncé dès le matin même du lundi par courrier spécial, l'archiduc Léopold (1), jusque-là empêché par le siège d'Arras, est venu à Anvers voir la reine et y est descendu au couvent Saint-Michel (2), où la

(1) Gouverneur-général des Pays-Bas Espagnols, né en 1614, mort en 1662, à Strasbourg, où il fut évêque.— Battit les Suédois 1639 et 41, perdait la grande bataille de Leipzig 1642 contre les Suédois, sous Torstenson. Grand amateur des tableaux, dont il forma la superbe collection qui se trouva jusqu'en 1890 au Belvedere à Vienne (Avancini « Le Prince dévôt et guerrier ou les vertus héroïques de Léopold Guillaume, archiduc d'Autriche, traduit du latin par le Père Henry Bex. (Lille MDCXVII.)

(2) L'Église de Saint-Michel fondée l'année 900, érigée en l'église de paroisse par Godefroid de Bouillon 1096. Abbaye des prémontrés de Saint-Norbert en 1124. Réduite en cendres, 1526, rebâtie, 1627. Les souverains et gouverneurs généraux des Pays-Bas y logeaient ce qui lui a fait donner le nom de Cour de Princes. Supprimé, 1795. L'arsenal et les chantiers y furent établis, 1803-1804. Détruit par un incendie à la suite des événements, 27 octobre 1838. (Histoire d'Anvers).

reine avait demandé de pouvoir assister aux messes et cérémonies sans être vue, puisqu'elle n'avait pas encore commencé à professer ouvertement le catholicisme, quoique dans son esprit elle le faisait déjà (1). Par inadvertance des cochers, l'archiduc n'est pas de suite entré au palais par la porte cochère et la reine, alors, est venue jusqu'à la voiture recevoir Son Altesse Impériale. Les compliments mutuels abondaient. L'archiduc a conduit la reine à la main jusqu'à son appartement où, en présence de beaucoup de monde, Son Altesse Impériale a répété les offres faits par le comte Buquoi, quelques jours auparavant, relativement au palais de Bruxelles, à quoi la reine, sans accepter, a répondu avec beaucoup de remercîments. Puis elle a

(1) « *Qualis tamen animo esset satis declaravit* » (Annales antverpienses. I. V. p. 70-78.



exprimé le désir de voir Don Augustin de Navarro, le célèbre homme d'État, l'âme des conférences gouvernementales à Bruxelles. En outre la reine soulagea les sentiments patriotiques de l'archiduc en racontant qu'avant son abdication, elle a fait sortir de la Suède le ministre du rebelle Portugais et elle apprit avec regret que le roi son cousin et successeur (1) l'avait reçu et admis de nouveau, ajoutant qu'à ce fait il n'y avait pas de remède et qu'il sera très avantageux pour le roi d'Espagne d'avoir un ministre permanent en Suède (2).

L'entrevue a duré deux heures.

Rentré au couvent Saint-Michel, l'archiduc s'est encore occupé de la reine, car il

(1) Charles X Gustave, roi de Suède.

(2) Lettre de l'archiduc Léopold au Roi d'Espagne, datée de Bruxelles le 12 septembre (Archives de Simancas). L'audience à Navarre fut accordée plus tard.

y a contemplé le portrait de Sa Majesté peint par Justus van Egmont (1).

Le lendemain l'Archiduc, après avoir entendu la messe, se rendit de nouveau chez la reine, cette fois-ci en visite privée. La conversation embrassa plusieurs sujets. La reine s'est déclarée décidée de rester à Anvers jusqu'à l'arrivée en cette ville de

(1) Le voyage d'Anvers, p. 37 ; créancier de la reine pour 3,840 florins, l'année suivante ; (selon le protocole du 20 sept. 1655 aux archives d'Anvers) né en 1602, mort à Anvers, 1674 ; élève de Rubens, peintre de Louis XIII et de Louis XIV. Un portrait de la reine, peint par lui, fut donné en 1656 au comte Christophe Delphicus Dohna, qui depuis habitait Stjernsund en Suède et d'où ce portrait est venu par des détours entre les mains de son propriétaire actuel. Le comte Dohna en écrit en date de La Haye le 21 février 1656, à son frère : « ce que j'ai reçu depuis peu qui n'est digne que le Vos « veu (sic) un portrait qui est agréable de la Christine « redoutable ». (Archives des Dohnas, au château de Fiholm, chez le comte de Ridderstope en Suède). Il est signé sur le dos de la toile en grandes lettres, écri-

l'ancien ambassadeur du roi d'Espagne à Stockholm, Don Antonio Pimentel, par l'entremise duquel elle saura ce que le roi d'Espagne aura bien voulu ordonner ou décider sur sa mission. En attendant, la reine a demandé de pouvoir garder à Anvers, le comte de Buquoi, ce que l'archiduc lui a promis. Mais le même jour, il lui est arrivé une lettre du comte de Fuensaldagna (1) dans laquelle celui-ci demanda

ture ronde, « peint à Bruxelles, 1656, par Justus van Egmont », La reine y est représentée assise, coiffée d'un casque romain ; une fleur, couleur amaranthe, à la main et un chien à côté d'elle. Encore en 1878 ce portrait se trouvait à la ville d'Askersund en Suède, près de Stjernsund, où le comte Dohna habrta.

(1) Alfonso Peres de Vivero, comte de Fuensaldagna gentilhomme de la chambre du roi d'Espagne, membre de son conseil suprême de guerre, gouverneur-général de ses armées aux Pays-Bas. Son portrait est gravé par Luc. Vorsterman.

que Buquoi soit renvoyé à Mons puisque l'ennemi (les Français) commença à se montrer au Hainaut, où il était gouverneur. La reine ayant appris que Buquoi y pouvait être utile au service de son roi s'est désisté du projet de le retenir à Anvers et a, à sa place, accepté le marquis de Terlon (1). Elle a aussi demandé d'habiter le couvent de Saint-Michel et envoyé un des messieurs de sa suite pour visiter les appartements de cette splendide abbaye, mais une décision à cet égard ne fut pas prise.

L'entretien avec l'archiduc a duré trois heures (2), pendant lesquelles il a eu bonne occasion de remarquer chez la reine un vif

(1) Marquis Albert de Terlon, baron de Mérode, colonel, capitaine en chef des gardes espagnoles à Bruxelles, grand veneur héréditaire en Flandre, mort le 4 août 1656, par suite de blessures reçues à Valenciennes.

(2) Les relations véritables du 12 septembre 1654.

intérêt pour les affaires du roi d'Espagne et un grand déplaisir relativement aux ennemis de ce pays-là ; à la fin de l'entretien, la reine a reconduit l'archiduc jusqu'au troisième appartement, mais

« Luy, ne se voulant de la sorte,
« Se met au devant de la porte,
« Faisant prières à l'instant,
« De n'êstre escorté plus avant,
« Mais la reine courbant la teste,
« Sans interiner sa requeste,
« Passe adroitement souz ses bras
« Voulant le mener jusqu'en bas.
« Ce qu'apperceut par son Altesse
« A la suivre viste il s'empresse
« Se plaignant à Sa Majesté
« De sa grave civilité.

C'était bien là un tour espiègle de son espèce joué au grave archiduc Léopold qui, au dire de son contemporain, le comte de

Mérode d'Ongnies (1) « n'était bon que « pour le cloître ou pour le collège, et « aurait mieux figuré comme général des « Jésuites que comme prince » — opinion tant soit peu exagérée, ce qui s'explique, peut-être, par le fait que le dit comte avait été mal accueilli par un recteur jésuite à Florence et oublié par l'archiduc à l'occasion d'un avancement désiré. L'archiduc, comme tout le monde le sait, bien qu'évêque de Strasbourg, Passau et Olmütz, se distingua à la guerre par beaucoup de bravoure à Leipzig, Brünn et Arras. Il fut

(1) Mémoires du comte de Mérode d'Ongnies, 1655, réimprimés à Mons en 1840. Né à Douai, dès l'enfance chevalier de l'Ordre de Calatrava « minime » ou enfant d'honneur de la sérénissime infante Isabelle, servit avec honneur et gloire sous le marquis Aytona, le cardinal-infant et l'archiduc Léopold. Durement imposé par le gouverneur militaire, comte de Fuensaldagna, il fut soupçonné d'opposition et arrêté à Vilvorde en 1654.

en outre grand protecteur des arts, connaisseur et collectionneur de tableaux. Avec son conservateur, Teniers le jeune, on le voit à un tableau de ce dernier (au musée royal de Bruxelles), contempler et choisir des toiles de maîtres, dont la plupart se trouvent maintenant (1873), à la galerie impériale de Vienne. Les Suédois le connaissaient bien comme un vaillant ennemi depuis la guerre de trente ans, ce qui n'empêcha pas l'archiduc, magnanime, de recommander à l'empereur Ferdinand III un officier qui avait servi dans la cavalerie suédoise (1).

Parmi les illustres visiteurs à Anvers, il

(1) Lettre de l'archiduc Léopold datée de Bruxelles, le 24 janvier 1656, à l'empereur en faveur du lieutenant-colonel Martin *Bernfeldt*, qui avait fait naufrage et cherchait d'entrer au service de l'empereur. (Archives de l'État à Bruxelles.)

faut aussi annoter le landgraf de Hesse (1), Hannibal Sehested (2) et plus tard l'ambassadeur du roi de France à La Haye, Chanut, autrefois, en la même qualité, accrédité auprès de la reine Christine à Stockholm, et dont les amis de l'histoire ont certainement lu avec grand plaisir les mémoires (3).

(1) En 1652, la reine lui avait écrit une lettre très remarquable pour le déconseiller de devenir catholique. (Arckenholtz, mémoires concernant *Christine*, reine de Suède, I, p. 217.)

(2) Né en 1609 au château d'Arensburg, à l'île d'Ösel, fils de Claus Mattesen Schested, stathauder danois à Ösel en 1594, et d'Anna Lykke en 1642. Hannibal Sehested fut nommé stathouder danois en Norvège et marié à la comtesse Christiana de Slesvig-Holstein, fille du roi Chrétien IV et de Kerstin Munck. Chevalier de l'ordre de l'Éléphant. Disgracié, comte français en 1663, mort en 1666 à Passy. (Hannibal Sehested af Thyra Sehested, Kjöbenhavn, 1886, t. I, sid. 189.)

(3) Imprimés à Cologne en 1677 et rédigés par Linage de Vauciennes, tirés des dépêches de Chanut, depuis 1645 jusqu'en 1651, mais de 1651 à la fin, de celles du

Chanut, caractère éminent, avait su en Suède s'acquérir la confiance de la reine Christine, qui lui avait confié une grande partie de ses plans secrets, par exemple, son abdication, bien avant que cette décision fut connue par les hommes d'État suédois. Dans une lettre au Grand Condé, sans date, la reine lui communique qu'elle a prié une troisième personne (le président Viole) de relater ce qui s'est passé à Anvers entre elle et Chanut. Elle y ajoutait qu'elle serait ravie de pouvoir travailler aux intérêts des Couronnes (1) (France et Espagne, alors en

sieur Picques, résident français à Stockholm, selon ce qu'a démontré M. Weibull, professeur d'histoire à l'université de Lund (Suède) dans son ouvrage « om mémoires de Chanut » imprimé dans « Historisk Tidskrift », 1887, l. La reine Christine protesta dans une lettre à Bourdelot, contre le contenu de la dernière partie de cet ouvrage, basée sur les dépêches du sieur Picques.

(1) Archives Condé à Chantilly.

guerre). Ce qui a été confirmé dans la lettre à Chanut de la même reine, en date d'Anvers, le 4 (14) décembre 1654, plusieurs fois imprimée (1). La reine donna plus tard certaines confidences politiques à l'ambassadeur espagnol Pimentel, qu'elle ne confia ni à Chanut ni à Condé. Mais Chanut jouissait encore de sa confiance dans un haut degré. Elle lui communiqua son désir d'être bien avec tous les princes, que le roi d'Espagne lui avait fait donner beaucoup de marques d'affections, qu'elle avait appris que c'était un prince digne du rang qu'il tient, de son bon esprit et qui n'a d'autre défaut que de s'être laissé détourner de l'application aux affaires par trop d'indulgence à ses plaisirs; qu'elle en fait beaucoup d'estime et désire de conserver son amitié,

(1) Chez Archenholtz, dans les ouvrages de Puffendorf ; les lettres de l'ambassadeur hollandais Boreel, etc.

mais en second lieu et après celle qu'elle doit au roi et à la reine, etc. (voyez page 68).

Avec son ambassadeur, à la cour de France, le comte Magnus de la Gardie (1), la reine Christine avait aussi, en 1646, envoyé une lettre au prince Henri II de Bourbon, père du grand Condé; ainsi qu'au grand Condé, son fils, une lettre, le 28 février 1651, relative à la mission pacificatrice près l'archiduc Léopold à Bruxelles et à la cour de France, du baron Palbitzki (2),

(1) Comte Magnus Gabriel de la Gardie, né en 1622, ambassadeur en mission extraordinaire près Louis XIV, marié en 1647 à la princesse Marie de Pfaltz, mort en 1686.

(2) Mathias Palbitzky, né en 1623, en Poméranie. Chambellan de la reine en 1648, ministre à Venise en 1649, en mission à Bruxelles, Paris et Madrid en 1651. De nouveau à Paris en 1654, ambassadeur en Pologne en 1663. Baron en 1647. Marié à la baronne Anna Regina Khevenhüller, fille du baron suédois Khevenhüller et de la baronne Windischgrätz.

laquelle lettre se trouve encore aux archives de Chantilly.

Le grand *Condé,* alors à Bruxelles, avait déjà, le 2 septembre, expédié le comte Guitaud pour complimenter la reine de sa part (1). Les rapports de S. M. avec ce prince illustre, furent des plus étranges. Sans jamais l'avoir vu, la reine lui avait déjà, en 1646 — après la seconde bataille de Nördlingen, où Condé battit les Bavarois — adressé une lettre de félicitations (2) d'y avoir vengé la défaite des Suédois devant cette ville en 1634. Pénétré d'admiration pour cette jeune reine, Condé lui avait, le 26 mars 1650, adressé une lettre (3) de sa prison à Vincennes pour se plaindre du cardinal Mazarin et solliciter la médiation

(1) Voyage d'Anvers, p. 4.
(2) Archenholtz, t. I, p. 86.
(3) Archenholtz, t. I, p. 186-187.

de Christine auprès de la reine de France, Anne d'Autriche — heureuse inspiration — car les princes furent en grande partie, par suite de cette médiation de la reine Christine, mis en liberté.

L'admiration de la reine pour Condé devint presque un culte, idéalisé par l'absence de la personne aimée. Elle appela Condé son héros. Quand l'arrêt de ce prince fut levé, la reine Christine, pour inviter Condé de travailler à la tranquillité de la France, lui écrivit, le 12 mars 1651, une lettre excessivement flatteuse qui finit « avec autant d'affection et de tendresse qu'il me sera possible ». C'était aussi à Condé que la reine communiqua longtemps avant de quitter la Suède (peut-être déjà en 1650) sa décision d'abdiquer (1). En 1654, immédiatement avant de partir de

(1) Archenholtz, I, p. 191.

Stockholm, elle lui a fait part de son abdication en ajoutant... « Je fais ma plus haute « gloire de votre approbation et je me « tiens autant honoré par votre estime que « par la couronne que j'ai portée, si, après « l'avoir quittée, vous ne m'en jugez moins « digne ; j'avouerai que le repos que j'ai « tant souhaité me coûte cher, mais je ne « me repentirai pourtant pas de l'avoir « acheté à ce prix, et je ne noircirai jamais « mon action qui m'a semblé si belle par un « lâche repentir. Quelques sentiments que « vous puissiez avoir sur ce sujet, je con- « serverais toujours pour vous l'estime « dont vous êtes si digne et s'il arrive que « vous condamniez cette action, je me « contenterai de vous dire pour toute excu- « se, que je n'aurais pas quitté l'avantage « que la fortune m'a donné, si je l'eusse cru « nécessaire à ma félicité et que j'aurais « sans doute prétendu à l'empire du monde,

« si j'eusse été aussi assurée de réussir, ou « de mourir dans une si haute entreprise, « que l'est le grand prince de *Condé* (1). » L'entrée de Condé au service du roi d'Espagne devrait — paraît-il — considérablement augmenter cette grande amitié de la reine ; mais le contraire est arrivé : dès lors leurs relations ont pris une tournure de froideur. Le croira-t-on ? Une question d'étiquette fit ébranler et épanouir cet amour platonique de deux grandes âmes. Condé, comme prince du sang d'une branche collatérale, prétendait d'être reçu par la reine Christine avec les mêmes égards et les mêmes cérémonies que l'archiduc Léopold, fils et frere d'empereurs, remplaçant du roi d'Espagne aux Pays-Bas, ce que la reine naturellement ne pouvait accorder.

Dans une conversation avec l'ambassa-

(1) Archenholtz, I, 416 et 417.

deur espagnol, don Antonio de Pimentel, Condé, plus tard, s'en plaignit beaucoup (1). Avec tout respect gardé pour la reine, ce prince avoua qu'il se sentit froissé. L'entrevue de ces deux personnes illustres qui, pendant des années, s'étaient comblées de protestations d'admiration mutuelles n'a pas eu lieu par des raisons d'orgueil, que l'une a trouvé aussi bonnes que l'autre. Si la reine avait pris le chemin des Pays-Bas espagnols pour voir et entendre Condé, elle était bien décidée à ne plus combattre à ses côtés avec l'écharpe rouge comme elle l'avait désiré autrefois.

La reine Christine s'amusait mieux dans la société des hommes que dans celle des dames, c'est connu. L'ambassadeur anglais

(1) Lettre du comte Fuensaldagna à Louis de Haro, du 2 janvier 1655. (Archives de Simancas.)

Whitelocke, l'ambassadeur du roi de France Chanut, et d'autres en font mention.

Tout de même, nous l'avons vu s'arrêter à Utrecht pour voir la savante demoiselle de Schuerman. La reine s'est également divertie dans la société des comtesses de Rennebourgh et de Grimberghe et de Madame de Pimentel, qui restait à Bruxelles pendant que son mari était allé en Espagne. D'autres dames se sentaient attirées vers la reine et désiraient bien la voir sans lui parler. Parmi les princesses qui sont venues incognito à Anvers pour présenter leurs compliments à la reine, il faut citer la reine de Bohême, sœur du roi Charles I[er] d'Angleterre, et sa fille, la spirituelle princesse Elisabeth (1), qui habitait

(1) Rapport du Résident suédois Appelbom. (Archives du royaume de Stockholm.) Gualdo Priorato dit que la princesse Amélie d'Orange, née princesse de Solms, fut de la partie.

La Haye (1) alors un des centres de la société élégante de l'époque du parti protestant, comme l'attestent la présence, sans position officielle en cette ville, du prince de *Tarente*, et d'autres seigneurs français.

S'il y a jamais eu une dame savante, c'était la princesse Elisabeth. D'une rare érudition et d'une intelligence hors ligne, elle connaissait toutes les langues et entretenait une correspondance suivie sur des sujets les plus élevés avec son ancien précepteur, Descartes, ou Mademoiselle

(1) Voyez-là dessus « Het hof van Boheme en het « leven in den Haag in de XVII eeuw door C. A. van « Sypesteyn, Amsterdam, 1886 ». Autour de la grande maison des Brédérode et de la cour de Bohême se groupaient alors à La Haye, outre les ambassadeurs des pays étrangers, les deux princes de la Trémouille et Tarente, marquis de Hauterives, marquis de Moriac, les comtes Solms, Dohna, et un grand nombre de comtes de Nassau, etc.

de Schurman, Leibnitz, et, plus tard, par intervalle, avec la reine Christine elle-même (1). La reine de Bohême n'était tout de même pas contente de la reine Christine puisque celle-ci avait négligé sa fille, la princesse Elisabeth (2), pas répondu à ses lettres, attiré Descartes en Suède, et elle n'a vu, que masquée, la reine Christine au théâtre où, ce soir là, par une coïncidence étrange, on a joué « Thyeste » et « Manasse (3). »

Pour tâcher d'extorquer, du gouvernement suédois, un capital de quatre millions,

(1) Correspondance de la princesse Elisabeth avec Descartes et la reine Christine d'après les originaux au château de Rosendael, par Frédéric Müller, Amsterdam, 1878.

(2) *Memoirs of Elisabeth Stuart* Queen of Bohemia by miss Benger, London, 1825, tome II, page 414.

(3) Rapport du résident suédois à la Haye, Appelbom.

correspondant à la rente de deux cent mille rixdales qui lui était assurée, tranquiliser son cousin et successeur, le roi Charles X de Suède et ses anciens compatriotes, un peu étonnés de ses allures indépendantes que, sans doute, la rumeur avait exagérées, la reine Christine expédia son grand écuyer, le comte Steinberg, à Stockholm, muni d'instructions détaillées en six points suivants :

1° Il informera le roy de la resolution que j'ay prise, de mesloinger pour iamais de ses Confins et lasseurera que cette resolution ne peut changer.

2° Il luy dira que ie suis resolue de me retirer en Italie pour y finir le reste de mes jours.

3° Il remonstera au roy combien il importe a ses interest que ie sois separe entierement de la suede et que je ny reste

aucune pretention. C'est pour quoy il luy fera souvenir du projet que ie luy ay fait devan que partir, de changer mes teres (1) contre une somme d'argent, et il luy fera de nouveaux cette proposition.

4° Il luy fera connoistre que je suis preste de renoncer a la pretention de mes biens pour la somme de 4 millions sur condition d'estre livres contents dens le banco de Hambourg et que ie me recerve de iouir de mes biens iusque a temps que la ditte somme me soit livre, mais qu'aussi tost que le ditte argent sera paie en banco, je renonceray a toute sorte de pretention sur les dittes teres et je m'oblige de les mestre toutes volontairement entre les mains dy roy.

5° Il demandera aussi au roy de ma

(1) Erreur de la reine qui ne les posséda pas, mais qui en recevait seulement les revenus.

part une assurance par la quelle Il soit oblige de maintenir le testament que je feray sur mes biens en cas que je viens a mourir devan que ce change auroit obtenu son execution, Ils s'oblige de paier apres ma mort des rentes de mes biens mes dettes et les gratifications, que ie pourois faire a mes amis et a mes domestiques ou quel charite que ie pourois faire aux academies et aux pauvres ou autre choses de cette nature que jaroy laisse par testament en son execution qui excecute ces bien fais apres ma mort et a fin que cela ne luy soit pas a charge Steinbergh sollicitera la promesse du roy sur ce point par la quelle il s'oblige de payer au tan annes des revenues comme il sera besoin pour paier et mes dettes et mon testament.

6° Il protestera finalement au roy de ma part de mon zèle et affection pour le bien de ma patrie et pour son service lasseurent de

ma part qu'en quel endroit de la tere que ie me trouve ie ne feray iamais de lachete et que quoy qu'il arrive ie sayray toujiours prest de sacrifier mon sang mes peu de biens et ma vie pour linterest de la Suede mestiment heureuse de pouvoir procurer son biens a ce prize et ie faires gloires de conserver ses sentiments tan que ie respireray (1).

Par une lettre concernant les arrangements de payement, que le comte Steinberg adressa de La Haye au trésorier de la reine à Anvers, M. de Silfvercrona, il est constaté que Steinberg ne fut pas extrêmement bien muni d'argent pour le voyage (2). C'était là un des côtés faibles de cette reine généreuse et de sa jeune cour dépensière, dont on trouve des preuves nom-

(1) Archives du royaume à Stockholm.

(2) Archives de l'État à La Haye.

breuses dans tous les documents de l'époque (1).

A cet égard il est consolant d'apprendre que le plus puissant des empereurs, Charles V, après son abdication à Bruxelles ait dû, manque d'argent, retarder son départ pour l'Espagne, quoique les vaisseaux l'attendaient à Flessingue ; ainsi que Louis XV ne savait où trouver l'argent pour subvenir à l'achat de souliers à la duchesse de Modène, ruinée par l'invasion de l'ennemi dans ses États.

Steinberg ne revient plus au service de la reine et sa négociation, d'échanger les rentes des provinces affectées à son apa-

(1) Archives de l'État à Stockholm. Lettres de la reine Christine au roi de Suède, datée de Bruxelles, le 14 juin 1655 (l'affaire Bidal) ; archives de l'État à La Haye et à Anvers, documents imprimés dans « Handskrifter i Belgiska, Nederländska, m. fl. Archiver, Haag 1885. »

nage contre un capital, a complétement échoué, heureusement pour la reine, car elle aurait vite dépensé tout. Le confident bruxellois du ministre de Suède à La Haye, lui écrit plus tard (1) que le bruit y courait « que la reine feroit venir, en faveur de cet « État, 8,000 chevaux d'Allemagne » (et plus, selon d'autres) « et qu'à cet effet Sa « Majesté aurait obligé au roi de Suède « son apanage de Poméranie, l'équivalent « duquel serait assuré par les Espagnols « dans ces provinces, au choix et contente- « ment de la dite reine. » C'était bien là le but secret de la mission du comte Steinberg qui avait, après quatre mois, transpiré à Bruxelles.

La guerre des Espagnols avec la France occupa toujours la reine, surtout après la défaite de ceux-là devant Arras. La lettre

(1) 15 avril 1655.

qu'en écrit le prince de Condé à la reine était — selon le ministre Appelbom — considérée « pour une feinte, écrite des « partisans d'Espagne, lesquels l'ont fait « divulguer par la reine pour lui donner « plus de créance ce que le monde prend « pour un mauvais augure. » La seule mention de la reine équivalait à un certificat de véracité.

Quoique la peste fit son apparition à Anvers, en septembre 1654, et nonobstant un incendie à la maison occupée par la reine, l'on continua de s'amuser à sa cour. Tous les jours Sa Majesté se promenait en carosse; l'on commençait à construire des écuries, et ses grandes livrées ont été inaugurées à Anvers à son retour d'une partie de plaisir (1).

Dans une dépêche du 8 octobre, l'ambas-

(1) Rapports du ministre Appelbom de La Haye.

sadeur français à La Haye, Chanut, autrefois à Stockholm, rend compte de ce que la reine lui a communiqué à Anvers, lors de sa visite dans cette ville. Elle s'est dite avoir quitté les partialités, prescrites par la raison d'État, et voulait être bien avec tous les princes ; que le roi d'Espagne lui avait fait donner beaucoup de marques d'affection ; qu'elle avait appris que ce roi n'avait d'autres défauts que de s'être laissé détourner de l'application aux affaires par trop d'indulgence à ses plaisirs ; qu'elle désire conserver son amitié, *mais en second lieu*, et après celle qu'elle doit au roi et à la reine (de France), qu'elle n'avait pas le cœur porté à la bassesse d'espérer des bienfaits d'autrui ; qu'elle ne serait jamais à charge de personne ; qu'elle était partie déguisée pour éviter d'être retenue ; que son dessein était d'aller à Rome et y finir ses jours, etc.

Chanut ajoute ces réflexions bien fondées : « Je ne sais si vous serez persuadé « de cette apologie comme je l'explique « succintement, mais je suis certain que « vous auriez eu peine à vous défendre de « la recevoir si vous l'aviez entendu de la « bouche de cette princesse, principalement « sur le point où elle se justifie d'être en- « trée en aucunes pactions, et d'avoir reçu « aucunes promesses de la part de l'Es- « pagne. Dans les deux premières audiences « particulières, Elle ne me parla point des « affaires entre les deux couronnes, mais « en la dernière elle me dit que si sa per- « sonne n'était en aucune façon suspecte à « la France et si le roi désirat la paix et lui « faisait connaître que son entremise à la « ménager lui fut agréable, qu'elle se tien- « drait très heureuse d'être employée à un « si bon ouvrage, mais qu'elle n'en avait « point la pensée qu'elle ne fut première-

« ment informée des *intentions* de Sa Ma-
« jesté et pour la paix et pour sa per-
« sonne. » Chanut ne répondit qu'en termes généraux à ces avances. Il croyait la reine inspirée par le président français *Viole*, un des partisans du grand Condé et, comme lui, pour le moment, au service de l'Espagne (1). Revenu à La Haye, Chanut écrit une lettre à la reine, en la priant d'éclaircir l'opinion publique relativement au but de sa visite à Anvers, qui n'avait pas eu lieu pour chercher la médiation de la reine dans des négociations de paix imaginées avec l'Espagne, mais pour présenter ses hommages à Sa Majesté. La réponse de la reine est connue : elle autorisa Chanut à désavouer le bruit de la médiation. Elle ajoute : « Les fanfaronnades ne sont pas
« capables de leur faire peur (c'est-à-dire

(1) Rapports de Chanut, aux archives à Paris.

« aux Espagnols), ni les finesses de les « tromper. Ils désirent la paix, mais sans « impatience, et peut-être attendront-ils « pour la donner que l'on soit plus modeste « en France..... et je pense que s'il arrive « au roy, votre maître, de juger par lui- « mesme de ses intérests, il cognoistra que « la paix est le plus grand bien qu'il puisse « donner à ses sujets, et que je suis véri- « tablement son amie, puisque je la sou- « haite à la France (1). »

Dans une lettre sans date, qui se trouve aux archives de Chantilly, la reine avait, évidemment de suite après l'audience de Chanut, communiqué au prince de Condé, qu'elle avait chargé le président *Viole* de lui relater ce qui s'est passé entre elle et Chanut, en ajoutant : « Je seray ravie

(1) Copié aux archives de l'État à Vienne, imprimé chez Archenholtz et dans « Handskrifter » Haag 1871.

« d'avoir occasion de vous tesmoigner com-
« bien je suis réellement vostre amie et de
« pouvoir travalier aux interests des deux
« couronnes (de France et d'Espagne)
« avec quelque succès. » — Chanut se trompa quand il croyait la reine inspirée par M. Viole : elle ne se laissait jamais inspirer par qui que ce soit. C'était bien le contraire qui est arrivé : c'est la reine qui inspira M. Viole de rendre compte de l'audience de Chanut au prince de Condé, comme il appert de la lettre qu'elle a adressée à ce prince d'Anvers (1).

Après avoir en vain chanté pour Chanut son amour pour la France, la reine se consola en faisant chez elle chanter la célèbre française, Mlle de la Bare, que l'ambassadeur anglais Whitelocke avait admiré à Upsala. La muze historique ou recueil des lettres

(1) L'original est aux archives Condé à Chantilly.

en vers contenant les nouvelles du temps, écrites à S. A. Mlle de Longueville, depuis duchesse de Nemours, s'en exprime (1) dans les versets suivants, du même genre que la poésie de M. d'Hanins.

Mademoizelle de la Bare
Qui passe ou du moins contrecare
Par la douceur de ses accens
Les chantres les plus ravissans
Ayant chez l'Illustre Christine
Fait admirer sa voie divine
Et plusieures fois remply sa cour
D'admiration et d'amour
Et même été récompensée
Louée, aimée et caressée
Avec une extrême bonté
Mille fois de Sa Majesté.
Voyant que cette reine sage,
Ne voulait plus tenir ménage,

(1) Livre V, p. 576.

Elle a fait retraite d'abord,
Chez une autre reine du Nord
A savoir la reine Danoise.
. . . .
Cette aimable et belle La Bare,
Préféra le Nord à Paris.

Le même ouvrage, sans prétention historique, nous explique néanmoins (1) un des buts de la mission, près la reine Christine, du comte Thott (2) ; c'était d'inviter la reine aux épousailles du roi Charles X de Suède avec la princesse Hedvig Éléonore

(1) Livre V, p. 555.

(2) Comte Claes Thott, brillant grand seigneur suédois, fils du feld-maréchal Ake Thott et de la baronne Sigrid Bielke, descendant par sa grand'mère de la famille royale des Wasa. Ancien grand-chambellan de la reine Christine, puis feld-maréchal et ambassadeur près Louis XIV. Mort à Paris en 1674. Son portrait se trouve à Gripsholm sous le n° 983. Fut quelque temps le favori de la reine Christine qui a voulu lui déférer le titre de prince.

de Sleswig-Holstein, dont ses instructions ne parlent pas (1).

La reine exerceait déjà une certaine influence sur l'archiduc; ainsi, deux grands seigneurs du pays imploraient son intervention auprès de S. A. I., afin qu'elle les graciât pour s'être battus en duel, savoir M. de Louvignie et le prince d'Aremberg (2).

Enfin au mois de décembre don Antonio Pimentel, ambassadeur espagnol auprès de la reine Christine, a fait son entrée à

(1) Ces instructions filandreuses appelées « Mémorial » sont conçues dans sept articles, remplissant autant de pages in-8°, et ne contiennent que des prescriptions d'aller trouver et complimenter la reine, n'importe où elle se trouve et lui expliquer l'impossibilité de ne pas recevoir le ministre portugais, bien que les Espagnols et la reine Christine s'y opposassent. (Archives du royaume, à Stockholm.)

(2) Lettre de la reine au comte Buquoi. (Archives Condé à Chantilly.)

Anvers (1), et la reine se préparait à quitter cette ville et à se rendre à Bruxelles.

Don Antonio arrivé en qualité d'ambassadeur du roi d'Espagne à Stockholm en 1652 avait pendant une année et demie été excessivement bien vu de la reine et admis dans son intimité ; soupçonné à cause de cela d'être son amant, ce qui n'était pas vrai. On croit qu'il a débuté par des propositions de mariage, tellement splendides, qu'elles auraient bien pu fléchir une princesse moins résolue de ne jamais se marier que la reine Christine. Il ne se serait pas agi de moins que de l'héritier de l'empereur, le roi romain Ferdinand, puis subitement décédé en 1654 dans la fleur de l'âge, trois jours avant l'abdication de la reine (2). Le

(1) Cuhn. Die bekehrung der königin Christina. Berlin, Monatschrift, 1787, aug.

(2) A cette occasion il lui fut donné de la part de la ville, pas la franchise des droits d'accise, mais bien

crédit de l'ambassadeur Pimentel est toujours allé en croissant. Le français Philippe Boudon de Lassalle, né à Montpellier en 1628, qui fut au service de la reine Christine en Suède comme gentilhomme de la Chambre, en 1653 et 1654, raconte que l'audience de congé de Pimentel, qu'il a vu sortir et entrer chez la reine, a duré, avec le souper, depuis six heures du soir jusqu'à cinq heures du matin (1); pendant tout ce temps les carosses de l'ambassadeur attendaient dans la cour du palais de la reine, ce qu'il a pu constater, étant de service ce jour-là.

« Le comte Dohna, premier gentilhomme

24 stadstoopen (mesure d'un litre) de vin du Rhin c'est-à-dire 72 pots actuels, 10 décembre 1654.

(1) La reine Christine à Stockholm, souvenirs inédits de l'un de ses gentilshommes de la Chambre, par le comte de Baillon, d'après des documents de famille. (Le Correspondant, 1878, juillet et août.)

« de la chambre, dont la maison est connue
« dans toute l'Europe et dont le frère (1) était
« gouverneur d'Orange, M. Wachtmeister,
« écuyer d'une des plus grandes maisons
« de Suède et moi, étaient de service ;
« suivant notre charge, nous demeurions
« dans l'antichambre avec Alexandre et
« Piquet, valets de chambre, de du Plessis,
« valet de la garde-robe, jusqu'à ce que la
« reine demandant à souper vers les neuf
« heures, nous entrions dans sa chambre
« pour la servir. Nous vîmes venir Pimentel
« par le petit escalier, il gratta à la porte
« de sa chambre, un valet de chambre lui
« ouvrit et le fit entrer, parce qu'il en avait
« l'ordre. Le valet sortit d'abord venant où
« nous étions avec le maître d'hôtel et
« quelques autres officiers, en sorte que la
« reine était seule avec l'ambassadeur.
« Environ sur les neuf heures, la reine

(1) Erreur : père.

« parut à la porte et commanda au maître
« d'hôtel de porter deux couverts, de ser-
« vir, et aussi de nous faire souper. Nous
« vîmes peu de temps après porter l'ordi-
« naire de la reine; dans l'antichambre on
« mit une table pour nous et on nous donna
« à manger. Il arrivoit souvent, quand la
« reine ne vouloit pas dîner seule, qu'elle
« fit dîner ou souper les gentilhommes de
« sa chambre, comme le comte For (Thott)
« et Climberg (Steinberg), en même temps
« qu'elle, mais alors il n'y avait que nous
« deux à souper. Nous passâmes la nuit
« entière en attendant les ordres de la reine
« pour le coucher : ils ne venoient point.
« L'ambassadeur sortit par la même porte
« à cinq heures du matin et descendit par
« le même escalier, nous saluant fort civile-
« ment et alla prendre son carosse qui
« l'avait attendu toute la nuit. Nous allâ-
« mes coucher et dormir jusqu'au dîner,

« où nous fûmes servir la reine. Sur le soir, « M. le comte Dohna et moi, nous étant « rendu au château suivant notre devoir et « dans la même antichambre, l'ambassadeur « y passa peu de temps après; il eut et « nous aussi la même aventure que la nuit « précédente. Il avait fait quelques adieux « l'après-midi, disant à tous les grands qu'il « laissait sa maison louée et quasi meublée « (et il était vrai) avec quelques domes- « tiques, parce qu'il reviendrait avant « l'hiver. Il partit, après avoir dîner chez « l'abbé Bourdelot, où le comte Dohna et « moi fûmes priés; il emmena le peintre « Bourdon avec lui. Après avoir été encore « voir la reine, qui le régala d'une bague, « qu'on estimait douze à vingt mille rixda- « les, il prit avec Bourdon la route de « Gothembourg » (p. 475 et 476).

L'histoire des succès de Pimentel à la cour de Suède est riche en détails brillants.

La reine costumée en sauvage dansait un ballet et lui confia une bague d'une grande valeur avec l'ordre de la garder jusqu'à ce qu'elle fut réclamée par elle, — ce qu'elle ne faisait pas. C'est en honneur de don Antonio que fut institué l'ordre de l'Amaranthe, et dans la première réunion, Pimentel eu l'avantage de conduire à la danse la baronne Ebba Sparre, favorite de la reine, la même avec laquelle Sa Majesté a, avec l'ambassadeur anglais Whitelocke et quatre autres seigneurs, comme gage d'amitié, partagé les gants de la dite baronne (par son mariage devenue comtesse « Jacques de la Gardie), en ajoutant qu'elle était son camarade de lit. Enfin don Antonio fut admis dans l'intimité de la reine et sut lui plaire longtemps, autant à Stockholm et Upsala, où il habitait au palais de la reine, comme à Anvers et Bruxelles. Ce n'est qu'à

Rome que son étoile commença à pâlir quand la reine, abandonnant les Espagnols, se rapprocha des Français. Quel dommage que la correspondance confidentielle de Pimentel n'a pu être retrouvée ! Ni à Simancas, ni à Bruxelles, il n'y en a trace, et sa correspondance intime et officielle à Simancas n'offre de l'intérêt qu'aux grands traits de l'histoire déjà connus.

En envoyant de nouveau Pimentel comme ambassadeur près de la reine Christine, Philippe IV a bien manifesté son désir d'entretenir les relations officielles avec cette reine quoiqu'elle n'exerçait plus d'autre pouvoir que celui de l'esprit.

Avant de partir d'Anvers, le greffier de la ville, Gevaerts, adressa à la reine un épigramme flatteur en latin et le secrétaire de cette même ville, Philippe van Valkenisse, lui offrait des antiquités romaines, gravées

dans les « Acta sanctorum » du 7 juin d'après les dessins de Rubens.

Voici comment le ministre suédois à La Haye raconte l'entrée à Bruxelles de la reine :

Le 23 décembre, elle s'embarqua d'Anvers de bon matin dans une frégate dorée. A même temps, l'archiduc partit de Bruxelles en carosse pour l'aller rencontrer à Willebroeck, qui est le my-chemin, où il arriva sur le midy, et après avoir salvé la reine et fait son compliment, ils disnèrent ensemble en une maison de plaisance, ou S. A. luy avait fait tenir le dyner tout prest, en une table longue au milieu de laquelle la Reyne estoit assise, et S. A. a un des bouts à sa droite, Après le dyner environ les trois heures, ils s'embarquerent assis à l'opposite l'un de l'autre jouans aux eschets, et ainsy il arriverent jusque au pont de Lake, qui est à demie lieue de la

ville, ou l'on avoit préparé des feux d'artifice, et dispose la bourgeoisie le long du canal des ledit pont jusques à la ville, partie avec des flambeaux, et les autres sous les armes, avec quoy ils firent trois salves de mousqueterie à mesme temps que la bateau de la reyne passoit, en sorte que la feu de la mousqueterie se mestant avec celuy des flambleaux faisoit une veue tresagreble. Sur la porte de la ville il y eut aussi trois decharges de toute l'artillerie, avec plusieurs feux d'artifice (1), falots, et tonneaux allumez (2), en sorte que la nuit semblait un plein jour (3).

(1) Ces feux d'artifice coutaient 5,403 livres, 5 sols et 10 deniers. (Archives de Lille, fol. 684, chapitre des menues et grosses parties, mois de janvier 1655.)

(2) Ces tonneaux ont couté 200 livres selon le compte de Marc Grimminck, receveur général. (Documents aux archives de Lille.)

(3) Selon le registre qui se trouve aux archives de la ville de Bruxelles on employa plus de 460 livres de pou-

Sur le port et le long du canal il y avoit six cents carosses, ou toute la cour et ce qu'il y avoit de noblesse attendoit pour voir et pour accompagner la reyne, avec un nombre innombrable de flambeaux, et d'arbres chargés de tonneaux allumés tout de long des vues depuis le port, jusques au palais qui en est esloigné d'une demie lieu.

Il estoit huit heures et demie, quand la reyne débarqua. S. A. la conduisit dans le carrose qui luy estoit préparé, et la logea au fond, et se mit a l'opposite. Ainsi ils arriverent au palais, suivis de cette grande file de carosses et de flambeaux qui les alloit accompagnants.

A la descente du carosse S. A. conduisit

dre, 500 pétards et 20 boites de feux d'artifice pour l'entrée de la Reine de Suède. (Archives de la ville de Bruxelles.)

la reyne jusques à l'appartement qu'il luy avoit fait préparer, qui estoit le sien. S. A. en ayant pris un autres, pour tout le temps que la reyne y sejournera. Il estoit dix heures et demie quand elle se mit à table, elle soupa seule servie à la Royale, par les gentilhomes de la chambre et autres officiers domestiques de S. A.

Cette description concorde assez avec celle donnée dans « Brusselche Eertriumphen » (p. 73-74) imprimé à Bruxelles en 1670.

Un auteur contemporain hollandais (1)

(1) Dans « Reyse van hare Doorluchtige Majesteyt « CHRISTINA, koninginne van Sweden, te Amster- « dam voor Willem Dircksz de Lange, op de Lindegrafft « in 't Stapel waschegat : en A. Wittelingh, boekver- « kooper in de eerste Angeliers dwarstraet.— Gedrucht by Willem Goot in de nieuwe Tichelstraet by de groote Kathuyser 1660 » in-4° avec 4 gravures.

Il y a une autre édition in-12 du même ouvrage, imprimée à Amsterdam « by Joannes van den Bergh,

ajoute que le dîner fut servi « aen 't tweede sas » c'est-à-dire à la deuxième écluse à la maison « La Faille », et qu'au bateau de bagages qui suivait immédiatement celui de la reine était placé un violoniste, qui jouait admirablement et au grand plaisir de S. M., qui l'a généreusement récompensé. Le bourgmestre de Bruxelles, qui fut alors Léonard van der Nooth, seigneur de Kieskem (1) présenta à la reine la clef d'or de la ville; un échevin a prononcé un beau discours; le carrosse de la reine et de l'archiduc fut tiré par six chevaux gris et précédé par

« boekverkooper op de Wermoes-gracht, by 't Blaeuw « huys, anno 1660 » aussi avec 4 gravures.

Dans toutes les deux éditions se trouve inséré le poème « Blyde inkomst van CHRISTINA MARIA « ALEXANDRA te Romen » par le grand J. van Vondel, précédé dans la dernière édition par un autre poème du même auteur, « Op den afstand der Krone en het « Reysen van koninginne Christina. »

(1) Créé baron en 1659.

la « gilde » (société de tireurs à l'arc), de S. S. I. en satin rouge et blanc ; à un côté de ce carrosse marcha le bourgmestre, à l'autre un échevin, entourés de deux cents porteurs de flambeaux. Ce cortège a dû être de toute beauté, surtout vu des hauteurs de la Montagne de la Cour, où la reine descendit au palais de l'archiduc. Parmi les assistants au souper, se trouva le grand Condé, qui baisa la main de la reine. C'était à cette occasion que la reine lui a dit : « Cousin, ni vous ni moi nous n'aurions « cru, il y a dix ans, que nous nous (re)ver- « rions à Bruxelles dans de telles circon- « stances. »

« Les Relations Véritables » journal officiel bruxellois raconte le 30 décembre 1654 : « Vous avez depuis hier la relation de l'entrée à Bruxelles de la Sérénissime reine Christine, » mais toutes les recherches pour la trouver ont été infructueuses. Le

numéro précédent des « Relations Véritables » est du 26 décembre.

La reine fut maintenant arrivée au moment où il fallait, par un acte solennel, faire constater devant le pieux archiduc sa conversion au catholicisme, commencée en Suède par le Père portugais Macedo, continuée par les PP. Casati et Malines et achevée par le P. Francken et le P. Philippe Nutius, dont le rapport au général des Jésuites se trouve aux Archives royales de Bruxelles et y a été imprimé en cinquante exemplaires l'année 1856 sous le titre : « Philippe Nutius à la cour de Suède » par C. J. Nutius. (Voyez page 34.)

Il est évident que le rapport de Nutius concernant la conversion de la reine au catholicisme soit juste du point de vue de l'église catholique (1). Le secrétaire de la

(1) La conversion avec plusieurs détails se trouve

reine, Galdenblad, élève des jésuites et zélé catholique romain » selon Archenholtz (1), raconte de la reine que « son premier pen-« chant pour la religion catholique vint de

décrite dans un ouvrage en italien par Giuseppe Boer, imprimé à Modène 1874 et intitulé : « Conversioni alla fede catholica di Cristina Regina di Suezia, di Carlo II Re d'Inghilterra et di Frederico Augusto Duca ed Elettore di Sassonia, cavate de documenti autentici ed originali. » Cet ouvrage complète les renseignements donnés par le cardinal Sforza Pallavicini dans son ouvrage : « Descrizione del primo viaggio fatto a Roma dallo Regino di Suezia Cristina Maria. » Roma 1838. Ni dans l'un ni dans l'autre ouvrage Nutius est nommé, mais bien tous les autres jésuites qui ont pris part à la conversion de la reine et qui sont venus à Stockholm comme les Pères Macedo, Francken, expédié de la part du comte Rebolledo, ambassadeur d'Espagne à Copenhague (avec un de ses ouvrages en manuscrit, imprimé plus tard en 1660), Casati et Malines, ainsi que Manderscheydt et la correspondance du général des jésuites Goswin Nickel avec la reine. Nutius est nommé par Archenholtz, *Mémoires de la reine Christine*, tome II, page 467.

(1) *Mémoires de la reine Christine*, par Archenholz,

« ce qu'on lui avait dit que cette église ne
« permettait pas aux laïques de lire la bible.
« Elle faisait aux gens un mérite du céli-
« bat, et elle croyait le (*sic*) purgatoire.
« Elle dit en se récriant à son précepteur :
« Ah! que cette religion est belle! j'en veux
« être. On voulait lui donner le fouet pour
« l'avoir dit, mais sa tante, qui devait faire
« cette exécution, se repentit de l'avoir
« tentée sans effet; la reine ayant déjà neuf
« ans ne voulait plus le souffrir. » — Archenholtz raconte aussi que la reine est dite avoir fait la remarque suivante sur l'année 1648 dans un ouvrage de Galdenblad sur sa vie qu'elle a corrigé : « La reine tomba
« dangereusement malade d'une fièvre
« double-tierce continue et ce fut dans cette

tome III, pages 209-210, la note et tome IV, page 289. — *Esquisse de l'histoire de la reine Christine*, par Galdenblad.

« maladie qu'elle fit vœu à Dieu de tout « quitter pour se faire catholique, en cas « que Dieu lui conserva la vie » ; et la reine en outre a de sa propre main ajouté dans l'ouvrage précité après la phrase : « Quelle voulait se faire catholique (1) : « Cela est l'unique fondement de la fortune « de Charles » (c'est-à-dire de Charles X, roi de Suède, son successeur). Ainsi la reine préféra d'abdiquer que de rester protestante.

Archenholtz raconte encore, sans y ajouter une fois illimitée, « que la reine Chris- « tine une fois en parlant de Dieu, aurait « dit : Tout le respect, l'admiration et l'amour « que j'ai eu toute ma vie pour vous, Sei- « gneur, ne m'empêchait pas d'être très « incrédule et peu dévote. Je ne croyais « rien de la religion dans laquelle je fus

(1) Pages 163-164 du tome III, d'Archenholz.

« nourrie. Tout ce qu'on me disait me sem-
« blait peu digne de vous. Je crus que les
« hommes vous faisaient parler à leur mode,
« et qu'ils me voulaient tromper, et me
« faire peur pour me gouverner à la leur.
« Je haïssais, mortellement les longs et fré-
« quents sermons des Luthériens; mais je
« connus qu'il fallait les laisser dire et
« avoir patience, et qu'il fallait dissimuler
« ce que j'en pensais. Mais quand je me
« trouvais un peu grandie, je me formais
« une espèce de religion à ma mode, en
« attendant celle que vous m'avez inspirée,
« à laquelle j'avais naturellement une si
« forte inclination. Vous savez combien de
« fois, par un langage inconnu du commun,
« je vous ai demandé la grâce d'être éclai-
« rée de vous, que je fis vœu de vous obéir
« au prix de ma vie et de ma fortune. »
Archenholz ajoute : « J'ai copié tout ceci
« sur la bonne foi de Galdenblad, élève des

« jésuites et zélé catholique romain. Il au-
« rait fallu du moins indiquer l'endroit où
« cela se trouvait écrit de la propre main
« de Christine. » — Archenholtz insinue évidemment des doutes à l'égard de la véracité de ces données de Galdenblad, tandis qu'il ajoute de la foi aux autres renseignements de ce secrétaire de la reine, mais il ne le prouve pas ; il avance seulement des soupçons puisque ces renseignements sur la reine lui sont désagréables à lui, le protestant, et au public luthérien qui devait lire son ouvrage. On aurait pu croire la reine séduite à la conversion par les jésuites, submergée par les flots de leur arguments rusés et pour ainsi dire prise à l'improviste dans le filet de leurs intrigues ou séduite à la conversion par la solennité du service divin catholique. Rien de cela a été le cas. Au contraire : il y avait chez la reine mécontentement spontané des

dogmes et du service religieux protestant, sans avoir jamais assisté au service catholique ; approbation dès l'enfance des prescriptions catholiques comme la défense aux laïques de lire la bible, et approbation du dogme de purgatoire ; vœu fait pendant sa maladie de tout quitter, c'est-à-dire, d'abdiquer en cas que Dieu lui conserva la vie. « Peu à peu la lumière divine se fit dans « son âme remplaçant les erreurs luthé- « riennes » dit l'auteur italien Boer (1). Ajoutons à cela la curiosité de tout connaître et son esprit éclairé par les conversations avec le grand Descartes, décédé à Stockholm, et les jésuites n'avaient qu'à venir, appelés par elle, pour réussir complètement. Aussi le Père Malines dans son rapport sur la conversion dit qu'il était étonné de trouver une reine de vingt-cinq ans si

(1) Page 10, dans la converzione.

élevée au-dessus de toute vanité humaine et d'un jugement juste de toutes les choses, quoiqu'elle dissimula sa disposition de se convertir. C'était sans doute pour mieux cacher son jeu qu'elle dissuadait d'autres princes, comme de Landgrave de Hesse, de devenir catholique.

Le dénouement fatal selon les protestants, heureux au dire des catholiques, eut lieu la veille de Noël, à Bruxelles, par l'abjuration secrète du luthéranisme peu avant la messe de minuit, au cabinet de l'archiduc, au palais, en sa présence et en celle du comte de Montecuccoli, ambassadeur de l'empereur auprès de la reine, du comte de Fuensaldagna, général en chef des troupes espagnoles, à Bruxelles, de l'ambassadeur Espagnol auprès de la reine, don Antonio Pimentel (1), et du secrétaire

(1) P. décédé le 7 mars 1671, à Bruxelles, comme

d'État, don Agostino Boreno Navarra. L'abjuration fut faite entre les mains du Père Dominicain Guemez (1) qui avait suivi Pimentel en Suède comme son secrétaire et était devenu confesseur de la reine. Son rapport doit se trouver à la bibliothèque de Minerva à Rome. D'après le résumé de ce rapport, reçu des archives de l'Ordre des prêcheurs à Rome, le dit Père Guemez avait déjà, en septembre 1653, été expédié de Stockholm à la cour Espagnole de la part de la reine pour notifier sa conversion et celle d'autres personnes à la confession catholique. En septembre 1654,

gouverneur du château d'Anvers. Son certificat de mort se trouve à l'église des Carmélites à Bruxelles.

(1) Guemez avait été confesseur du comte Rebolledo, ambassadeur du roi d'Espagne près le roi de Danemark. C'est le comte de Rebolledo qui est l'auteur de l'ouvrage « La Constantia Victoriosa, Egloga Sacra, dedicola la Sma Reyna Christina de Svecia. Colonia Agripina MDCLV.

Guemez avait rejoint la reine à Anvers, resta son confesseur à Bruxelles et la suivit jusqu'à Inspruch, en 1655. De cette ville, il a écrit la lettre, qui fait part de la conversion au Père Giovanni Battista de Marinis, maître-général de l'ordre des prêcheurs.

L'ancien précepteur de la reine, l'évêque de Strängnäs, Johannes Mathiae, a eu beau, en 1656, envoyer à la reine son ouvrage sur les « règles de croire et vivre (1). » Elle resta catholique et s'en trouva bien, et elle pouvait parfaitement réunir sa conversion avec le respect illimité pour son père, qui était devenu très tolérant avant sa mort. Aussi, la reine parle-t-elle toujours avec la plus grande vénération de ce héros. « Tout était grand en lui, » dit-elle dans son autobiographie.

A la fin de l'année, la reine reçut un nou-

(3) Regula credendi et vivendi, Strengnesiæ, 1656.

veau témoignage de la sollicitude de la ville d'Anvers. Par une résolution du 29 décembre 1654, le bourgmestre d'Anvers mettait la galerie supérieure de la Bourse à la disposition de la reine pour y placer sa bibliothèque (1), « vers le Clerenstraat. »

A Bruxelles, commença maintenant, pour la reine, une vie de plaisirs mondains : réceptions de nouvel an, soirées et fêtes de toutes espèces.

Le comte Galeazzo Gualdo, dans son *Historia della Sacra Real Mæsta di Cristina, Alessandra Regina di Svetia,* en fait des descriptions détaillées ainsi que *Aitzema* (Hist. métallique des Pays-Bas). Tantôt, il y avait des représentations théâtrales de musique, tantôt des bals, mascarades et parties de chasse, et, au jour de Noël, on

(1) Extract uit de collegiale acteboeken van Antwerpen. Rés. du 29 déc.

entendait dans la chapelle du palais une splendide musique suivie d'un sermon admirable. Dans la grande salle du palais fut dressé le grand couvert de Sa Majesté et de l'archiduc, où le comte de Castelmendo, gentilhomme Portugais — qui n'était évidemment pas du parti des Braganza, — de la maison de l'archiduc, servait comme échanson et le comte Atemis (?), un allemand, fonctionna comme Sénéchal. L'ambassadeur Pimentel et les Grands d'Espagne, y assistaient couverts, le reste s'est découvert.

Le carnaval à Bruxelles fut brillant en 1655. Aussi la reine ne s'est jamais si bien amusée. Dans une lettre qui est devenue légendaire, adressée à son ancienne dame d'honneur Ebba Sparre mariée au comte Jacques Casimir De la Gardie, elle en fait mention dans les termes suivants :

« Que mon bonheur seroit sans second

« s'il m'étoit permis de le partager avec « vous, et si vous étiez témoin de ma féli- « cité ! je vous jure que je serois digne de « l'envie des dieux, si je pouvois jouir du « bien de vous voir ; mais puisque je déses- « père si justement ce bonheur, il faut que « vous me donniez au moins cette satisfac- « tion de croire qu'en quelque endroit du « monde que je me trouve, je conserverai « éternellement le souvenir de votre mé- « rite et que j'emporterai, au-delà des « monts, la passion et la tendresse que je « vous ai toujours portée. Conservez-moi « du moins votre cher souvenir et ne trou- « blez pas la douceur de la félicité, dont je « jouis, par un injuste oubli de la personne « du monde qui « vous honore le plus. « Adieu, Belle, souvenez-vous de votre « *Christine*. »

« P.-S. Je vous supplie de faire mes ami- « tiés à tous ceux qui sont de nos amis et

« amies et même à ceux qui n'ont pas l'en-
« vie de l'être ; je leur pardonne de tout
« mon cœur, aussi bien que je m'en trouve
« pas pire pour cela. J'oubliois de vous dire
« que je me porte parfaitement bien, que je
« reçois ici mille honneurs et que je suis
« bien avec tout le monde, exepté le prince
« Condé, que je ne vois jamais qu'à la co-
« médie et aux cours *(sic)*. Mes occupations
« sont de bien manger et bien dormir, étu-
« dier un peu, causer, rire et voir les comé-
« dies françaises, italiennes et espagnoles et
« à passer le temps agréablement. Enfin, je
« n'écoute plus les sermons, je méprise tous
« les orateurs ; après ce que dit Salomon,
« tout le reste n'est que sottise, car chacun
« doit vivre content, en mangeant, buvant
« et chantant (1). »

(1) Selon l'original appartenant alors à l'évêque Suédois Kalsenius, copié par Archenholtz, tome I, page 174.

Le post-scriptum de cette lettre a fait beaucoup de tort à la reine auprès des pédants et des bigottes. On en a tiré des conclusions les plus funestes à l'égard de sa moralité; mais il faut se souvenir que cette lettre privée est écrite à une amie intime et que la reine, tout en s'amusant de citer les préceptes de Salomon, ne buvait pas du vin (1).

(1) « Elle n'aimait de l'Écriture sainte que le livre de « la Sapience et les ouvrages de Salomon, qui lui « plaisaient infiniment. Ce fut par ces livres qu'elle prit « la résolution de s'abstenir du vin. » (Appendice de pièces justificatives et relatives aux mémoires concernant la reine Christine ; esquisse de l'histoire de la reine insérée au 4[me] tome d'Archenholtz, p. 287-290).

Dans tous les documents sérieux sur la reine Christine que j'ai parcourus, je n'ai trouvé qu'un seul exemple relaté qu'elle ait bu du vin et c'était chez les Jésuites de Bruxelles. « Domum lustravit, illustri comitatu, « matronarum virginumque cœtu. Triclinium cum « transiret non dedignata est gustare ac *bibere* aliquid « quod appositum erat. » (Extractum ex litteris annuis-

Le 4 février fut illustré par une magnifique représentation théâtrale en l'honneur de la reine Christine au palais de Bruxelles. Les « Relations Véritables » en font mention dans des termes suivants : « La reine « de Suède qui est toujours ici dans le pa- « lais servie et traitée, comme devant, avec « tous les soins et les honneurs possibles « aiant témoigné beaucoup d'estime et de « la curiosité pour la rare et magnifique « comédie chantée, qui fut représentée pour « les réjouissances du mariage de Leurs « M^tez^, de laquelle cette princesse avoit « ouï raconter les merveilles, et S. A. S^me^ « aiant trouvé à propos de lui en donner « le divertissement entre les autres par- « mi lesquels le carnaval se passe ; les « ordres furent donnez il y a quelques

manuscrit aux archives du Royaume à Bruxelles). Dans les pamphlets contre la reine, il est avancé qu'elle buvait et devenait bruyante à Rome.

« jours, pour en redresser le teatre et les « machines, dans le grand salon, et tous les « personnages et acteurs s'étant préparez, « et aiant refait leurs équipages, jeudi au « soir cette comédie fut représentée en « présence de S. Mté ; le prince de Condé « y assistait avec S. A. Sme » (l'archiduc Léopold-Guillaume) « et tous les cavalliers « et les dames de la cour parées fort riche- « ment, en sorte qu'une si belle et illustre « assistance augmenta infiniment l'éclat et « la pompe du spectacle, et que par ce « moien l'agrément et l'admiration, qu'il « causa, surpassa de beaucoup tout ce qui « en réussit il y a quelques années, qu'il fut « représentée pour la première fois (1). »

(1) *Brusselche antiquityten incomsten ende huldingen*, manus. in-folio page 201. On y lit : 1655. Den 4 den 5 ende den sesten february is op de groote saele van het Hoff gespelt geweest de uytstekende comedie der tooverye van *Circes* op eenen seer kostelycken tiater die dickwils vernudeude hebbende gekost over de

Dans les notices sur l'origine de l'opéra aux Pays-Bas espagnols, par l'archiviste Piot (1), il est dit que la pièce jouée à cette fête pour la reine Christine fut « Circé, » par musique de Baltazarini, décrite dans tous ses détails admirables dans les origines de l'opéra, par Celer, p. 131-320. C'était bien là une composition du goût de la reine avec ses ballets à plusieurs entrées, sa musique italienne, ses machines et sa « fontaine de Glauque », où en 1581, à la première représentation de Circé au Louvre, au mariage du duc de Joyeuse avec Mlle de Vaudemont, princesse de Lorraine, la reine de France et les premières dames de la Cour, comme la princesse de Lorraine, les duchesses de Guise, de Nevers, d'Au-

tachentich duysent guldens oock wirden daer op gedanst tusschen de comedie diversche schoone baletten.

(1) Bruxelles 1877. (Extrait des bulletins de l'Académie royale belge, p. 5 et 6.)

male, de Joyeuse, etc., étaient assises en costume de naïades — pièce d'une magnificence inouïe qui alors a coûté 1 million 200,000 écus, soit 3 millions 600,000 francs. La représentation de Circé à la cour de Bruxelles en 1655 n'a pas été de loin aussi coûteuse : les frais des comédies jouées pour la reine de Suède à la cour de Bruxelles n'ont pas, pour toutes ensemble, monté à 2,787 livres (1) ; mais il ne faut pas oublier que les costumes, les machines et la scène même existaient déjà depuis les fêtes précédentes. La représentation, toutefois, a tellement plu à la reine, qu'elle a été reprise les jours suivants ; après quoi la reine, ne voulant certes plus abuser de l'hospitalité de l'archiduc a quitté ses appartements au palais et est allée se loger à

(1) Compte de Marc Grimminck du 1er janvier au 31 décembre 1655 aux archives de Lille, fol. 532.

l'hôtel Egmont, préparé à cet effet, — racontent les « Relations Véritables ». Une partie de ce magnifique palais, maintenant appartenant au duc d'Aremberg, n'a pas été atteinte par l'incendie et est restée comme au XVII[e] siècle, savoir l'aile droite en arrivant de la place du petit Sablon. Le séjour de la reine au palais de l'archiduc pendant un mois et demi environ, avait coûté 18,600 livres, outre les frais des représentations théâtrales. Les neuf arciers et dix-huit hallebardiers du roi d'Espagne, que la reine avait entretenus au palais de l'archiduc, furent « diminués à la moitié (1) », mais le marquis de Terlon en restait toujours le chef (2).

(1) Annexe en date de Bruxelles, le 25 février 1655, à un rapport du Ministre suédois à La Haye Appelbom. Le nom de cet agent à Bruxelles n'a pas pu être retrouvé. Peut-être se trouva-t-il dans l'entourage de la reine Christine.

(2) Marquis Albert de Terlon, baron de Mérode,

Il va sans dire que la reine s'instruisit dans sa nouvelle religion, qui ressemblait au reste plus au luthérianisme, qu'elle avait abandonné, qu'à aucune autre confession protestante. C'était chez les Jésuites d'Anvers que la reine continua de s'instruire dans la religion catholique. Elle se faisait de même à Bruxelles dans leur grand couvent des Jésuites de la rue Ruysbroeck (1), où la reine allait même au grand matin seule, et restait quelques heures (2). La reine visita aussi le musée des Bollandistes et le célèbre Bollandus lui-même, qui mourut en

colonel, capitaine des gardes, grand veneur, décédé en 1656 par suite de blessures reçues à Valenciennes. (Nobiliaire de Vegiano, II, Gand, 1865.)

(1) Transformé en palais de justice et archives royales, maintenant non employé.

(2) « Nullo comitatu, nullo splendore ad nos bene « mane rediit, ut per horas aliquot sola pro suo in literas « amore atque eximia eorundem peritia oblectaret se « nobiscum in bibliotheca nostra, quo lustrandis libris,

1665. L'admiration de la reine pour la personne d'Ansgaire, le premier prélat qui prêcha le christianisme en Suède, a été considérablement augmentée par la lecture de sa biographie (1) qui lui a été donnée par Bollandus. Après l'avoir lue, la reine dit tout laconiquement : « J'ai lu et je l'approuve (2) ». Les Jésuites se sont flattés que c'était là la première expression vraiment catholique de la reine, mais c'était une erreur, car elle en avait bien formulé de plus claires encore au Pater Guemez, par exemple le 24 décembre 1654, à l'abjuration du luthérianisme, mais les Jésuites n'en savaient encore rien.

Le Ministre suédois à La Haye commu-

« quo colloquiis miscendis, dignata quoque tum jenta-
« culum sumere. » (Annales des Jésuites pour 1655 aux archives royales de Bruxelles.)

(1) *Acta sanctorum*.

(2) « Legi et gratum fuit ».

niqua à la cour de Stockholm au commencement de mars que, selon son correspondant à Bruxelles, la reine s'était fait préparer un appartement secret dans le couvent des Carmes déchaussés, situé où passe maintenant la rue du Midi, pour y assister tous les samedis soirs aux dévotions que l'archiduc Léopold-Guillaume y avait instituées. La musique et les prêches qui s'y faisaient en cinq langues savoir : en latin, espagnol, italien, français et flamand ont beaucoup plu à la reine.

Subitement, vers la mi-mars, Appelbom reçoit de Bruxelles la nouvelle que la reine devient mélancolique « dont personne ne peut pas comprendre le sujet », écrit son correspondant. Etait-ce lassitude des plaisirs finis du carnaval ? étaient-ce des soucis financiers ? ou pressentiment du décès de sa mère, la reine douairière de Suède, Marie-Éléonore, née princesse de Brandebourg,

qui a eu lieu au mois d'avril? Qui pourra le dire! La reine se laissait-elle impressionner par les emprisonnements à Bruxelles de plusieurs personnes remarquables? — Appelbom reçoit des nouvelles de Bruxelles en date du 12 mars 1655, concernant l'arrestation de plusieurs « chevaliers et particuliers ». Il cite spécialement le comte de Mérode (1), que l'archiduc soupçonna de

(1) Comte de Mérode d'Ongnies, né à Douai ; chevalier de l'ordre de Calatrava ; appris le flamand à Courtrai ; minime ou enfant d'honneur de l'infante Isabelle. Étudiait au collège des Jésuites et à l'Université de Pont-à-Mousson ; voyagea en France et en Italie avec son gouverneur Bienville, qui avait fait l'éducation des jeunes Larochefoucauld. En 1629, avec le prince de Barbançon (Ligne), allé au secours de Bois-le-Duc, investi par le prince Frédéric-Henri d'Orange-Nassau. Servit sous le marquis Aytona, sous le cardinal infant, le marquis de Castel-Rodrigo et l'archiduc Léopold mais on ne lui accorda aucune fonction importante. (Mémoires du comte de Mérode d'Ongnies, Mons 1840.) — Voyez page 47, note.

conspirer contre le pouvoir espagnol. Il a été impossible de découvrir si la mélancolie de la reine Christine fut une suite de ces troubles ou si elle fut la suite d'autres événements. — Peu de temps après ces incidents arriva à Bruxelles la nouvelle du décès à Stockholm de la reine douairière de Suède, Marie-Eléonore, veuve du roi Gustave-Adolphe et mère de la reine Christine. Le palais d'Egmont fut tendu de noir et la reine se retira au château de Tervueren pour trois semaines. Ce château, qui présentait alors un aspect féodal, selon les gravures de l'époque, bien différent de son extérieur jusqu'à l'incendie récent, était particulièrement approprié à la réclusion par son site isolé, son style sévère et son parc ombrageux.

Avant d'y aller, la reine a voulu voir toutes les cérémonies qui se sont faites à la

chapelle royale (1), non seulement les quatre derniers jours de la semaine sainte, mais même les deux premiers de Pâques, lorsqu'elle y a paru accompagnée de toute sa cour, les grands d'Espagne et les chevaliers de la Toison d'or. L'ambassadeur Pimentel prit place auprès de la reine, dont les grands d'Espagne et les chevaliers de la Toison d'or se formalisaient (2), quoique le roi d'Espagne l'avait ordonné ainsi (3).

Le monde officiel suédois et hollandais

(1) Elle était située où est maintenant le n° 12 de la place Royale. Un plan de cette chapelle, dessiné par Baurscheid, en 1720, se trouve au Musée de la ville de Bruxelles, ainsi qu'une gravure de tout le palais (brûlé en 1736 et qui ferma ou barra le passage de la rue Royale d'aujourd'hui). Voir dans Blaeu, *Theatrum urbium Belgicæ Regiæ*, 1649.

(2) Rapport d'Appelbom. (Archives du royaume, à Stockholm.)

(3) Lettre de Philippe IV à l'archiduc de Madrid, 7 février 1655. (Archives royales à Bruxelles.)

ne connaissait pas encore, au mois d'avril, la conversion de la reine au catholicisme. Encore le 6 du même mois, le ministre suédois à La Haye écrivait que l'ambassadeur français Chanut lui avait raconté dernièrement qu'un jésuite chez l'ambassadeur espagnol lui avait dit « qu'on verra dans un « mois de temps, si les Espagnols auront « trompé la reine Christine ou bien si « elle trompe les Espagnols » — ce que Chanut interpréta comme une promesse de la reine d'embrasser le catholicisme. Chanut était confirmé dans cette opinion à cause du grand intérêt que la reine prend à l'élection du nouveau pape (1). Pour ce qui regardait les troupes que la reine s'est offerte à lever contre les Français, Chanut jugea que c'était un bruit qu'elle faisait cou-

(1) Alexandre VII, qui en 1654 succéda à Innocent X, et régna jusqu'en 1667.

rir pour soulager les Espagnols. Évidemment Chanut connaissait tant les manières parfois irréfléchies que les ressources pécunaires modérées de la reine, dont les intentions généreuses étaient souvent disproportionnées à ses finances. L'avenir justifia parfaitement l'opinion de Chanut, car l'archiduc écrit plus tard (le 30 octobre) au roi d'Espagne « qu'il fallait y ajouter peu de « foi et que c'était plutôt une marque de sa « générosité et de sa bonne volonté qu'une « chose à la réalisation de laquelle il était « facile d'arriver ». En effet, les diamants et les bijoux de la reine furent engagés (1) pour le cadeau à l'archiduc et pour le voyage en Italie en septembre 1655.

A la fin du mois de mai, la reine rentra

(1) Secrétariat d'Espagne, fol. 92. (Archives royales à Bruxelles.) Ces bijoux furent dégagés par le Roi Charles XI de Suède avec 160,000 « Daler ».

de Tervueren à Bruxelles et y reçut, le 29, le baron Gustave Sparre (1), chargé d'annoncer officiellement, de la part du roi de Suède, le décès de la reine douairière Marie-Eléonore, née princesse de Brandebourg, mère de la reine Christine.

Le baron Sparre rend compte de son audience de la manière suivante (2) :

« J'ay eu l'honneur de faire la reverence à Reyne le lendemain de mon arrivée à Brusselles qui estoit le 29 du moy passé. Ce fust dans sa chambre en particulier qu'elle me recust avec beaucoup de civilité, tesmoignant qu'elle estoit fort obligée a Vostre Majesté de la part qu'elle prennoist dans

(1) Né en 1625 (frère de la favorite de la reine, « la belle comtesse Dela Gardie née Sparre »), ancien résident à Paris, décédé en 1689 à Stockholm et enterré dans l'église de Riddarholmen.

(2) Archives du Royaume à Stockholm.

son affliction de la mort de la foeu Reyne sa Mere, dont je l'ay trouvé *tout a fait attandrie*. Elle m'a dit qu'elle remercieroit elle mesme Vostre Majesté de touttes ses bontez, et particulierement des soins que Vostre Majesté promest de vouloir prendre de l'anterement de la ditte Reyne, s'informant de moy de sa maladie, de sa mort, et des autres honneurs qui luy ont esté faits, depuis, sur quoy je luy ay respondu selon l'ordre et la connoissence que j'en avois. Elle fesoit paroistre qu'elle en estoit satisfaitte, et aprez estre sortye de sa chambre dans une autre de parade, se louoist hautement en presence de beaucoup de personnes de qualité, de la generosité de V. Majesté, avouant qu'elle ne connoissoit point de prince qui pust avoir plus de merite que V: M: et qui fust plus exact dens touttes les biensceances du monde. Il se trouva present à cette conference le duc

François de Loraine, le duc d'Arscot, M. de Pimentel et d'autres, tant dames que cavailliers, qui touts parlerent avec unne estime extraordinaire de V: Majesté, et en estonnement de mesme de son armement et de son antreprise quoy qu'inconnu. Il n'y a personne qui n'est en suspens de juger ou V: Majesté portera ses armes, et personne aussy qui doutte qu'elles ne seront accompaignéez de baucoup de bonheur et de gloire, dignes d'un si grand cœur que celuy qu'a Vostre Majesté. Je n'ay fait de visites a personne selon l'avis de la Reyne, *hormis à M. de Pimentel* qui est toujours fort estimé d'elle. Il honore extrêmement V : M : et m'ayant longtemps antretenu du respect et de l'estime qu'il a pour elle, il tomba sur un discours qui mestoit toustafait imprevu, touchant que V. M. avait remis dans sa première estime et dignité le residant de *Portugal*, comme estant sur-

pris d'un si prompt changement ou son maistre y avoit tant de part et qui importoit si fort aux interets d'Espaignie. Je luy respondois que je n'avois *point d'ordre de toucher à cette matière* et que je n'estois venu *que pour faire un compliment à la Reyne sur la mort de la Reyne sa mere*, sans traitter d'autres affaires, et que je ne douttois nullement que quand il sera question de monstrer la justice de cette action, que la bouche qui en voudroit mal juger n'en fust ferméé. La dessus nous changasmes de discours, et commançasmes à parler de la campaigne prochaine, dont ils ont bonne esperence encore que les apparences pour cela n'y soient point. M. l'archiduc fust hier prendre congé de la Reyne, et la remercier en mesme temps du cheval qu'elle luy a fait present, avec unne selle mannifique et harnache de la meillieure et de la plus riche façon. Il partit pour aller trouver

l'arméé qui n'est pas assambléé encore, on croit que le rendez vous sera a Douay. La Reyne qui s'enva aussy en deux jours passera l'esté à unne belle maison qui s'appelle *Limal*(1), elle parle fort de son voyage d'Italie comme n'en pouvant point estre detournée. Je prens congé d'elle aujourduy pour m'en retourner demain à la Haye exécuter les ordres que j'ay de V : M : avec toutte la diligence, et toutte la fidelité possible (2). »

A cette époque vivait à La Haye la baronne de Slavata, née comtesse de Brédérode, fille du feld-maréchal comte de Bré-

(1) En Brabant, près de Nivelles.

(2) Pour représenter le roi Charles X, Gustave de Suède, au baptême du fils du prince de Tarente, Henri de la Trémouille, arrière-petit fils du Taciturne et en parenté avec l'illustre famille hollandaise de Bréderode à La Haye et à Viane en Gueldre. Ce prince fut baptisé Carolus-Belgicus-Hollandicus. (Archives du royaume à Stockholm.)

derode, et mariée à un des seigneurs qui, de Prague, en 1621, avaient accompagné à La Haye le « Winterkönig », le jeune électeur Frédéric de Pfaltz, roi de Bohême pendant trois mois. Cette dame illustre était une des étoiles de la société hollandaise et tellement séduisante que le jeune M. de Montreuil faisait des reproches à sa mère de ne l'avoir pas signalée parmi les dangers de La Haye dans les vers suivants :

« Ma mère en partant de Paris
Pour m'en venir dans la Hollande,
Me dit : savez-vous bien mon fils,
En vous disant adieu, ce que je vous commande?
Gardez-vous bien de jeux, de dez et de gripeurs;
De vin, de maladie, et de gens querelleurs.
Ce sont là tous les maux capables de vous [nuire,
A deux fois, par ses doigts, elle les raconta.
Hélas ! elle oublia le pire,

Gardez-vous bien surtout, me devoit-elle dire,
De madame de Slavata (1). »

Elle était grand'maîtresse de l'*Ordre de l'Union de la Joye* et tenait le sceptre des plaisirs mondains dans la société à La Haye, qui alors aussi brillante que nombreuse (2) était illustrée du feld-maréchal, sa seconde femme née comtesse de Solms-Braunfels et quatre charmantes filles de son premier mariage avec la princesse Anna de Nassau-Siegen, dont une mariée au comte Christophe Dohna, père de l'ancien favori de la reine Christine, une autre à un comte Solms, la troisième au baron de Slavata (la quatrième plus

(1) *Le Passe-temps agréable ou nouveau choix de bons mots*. Amsterdam, 1753, 2 vol. — La baronne de Slavata, après la mort de son mari, en 1661, se remaria au comte Théophile Windisch-Grätz et quitta les Pays-Bas.

(2) Voyez page 59, la note.

tard à un comte de Wied). La famille comtale de Wassenaer résidait aussi à La Haye. En 1653 le grand Jean de Witt fut, entre autres, reçu dans l'ordre de l'Union de la Joie, ainsi que Conrad van Beuningen, célèbre ambassadeur hollandais. Dans une lettre au grand homme d'État, compositeur et poète, Constantin Huyghens, Mme de Slavata lui écrit entre autres que la coadjutrice devait pendant l'absence de Mme de Slavata le reçevoir dans l'ordre de l'Union de la Joie en ajoutant :

« Où je scay que toute ma bande
La plus gaye de la Hollande
Vous diront mille belles choses
Tantost en vers, tantost en prose
Pour vous recevoir dignement
En joye et contentement
Chassant dame mélancholie
Qui ne fut jamais en sa vie

Que des maux de cœur et de tête
Et trouble mainte belle fête
. . . .
Et sì vous le voulez je me diray sans cesse
Vostre gaye et Grande Maitresse.
A. G. — Berg (1) le samedy
A quatre heures après midy
Le 5me de ce mois
Mille six cent cinquante trois. »

Les vers pour rire de Mme de Slavata ne sont évidemment pas à la hauteur de sa personnalité, mais ne laissent rien à désirer du côté du drôle.

La cérémonie de la réception dans l'ordre de l'Union de la Joie était d'un abandon innocent et d'une espièglerie gamine (2).

(1) Gertruidenberg, un des châteaux des Bréderode en Hollande.

(2) Archives de la maison d'Orange, nº 2496, à La Haye : Princesse Amélie de Solms, épouse du prince

C'était bien là une dame qui devait se sentir attirée à la reine Christine, de laquelle le comte Christophe Delphicus Dohna lui avait raconté tant de merveilles. Mme de Slavata ne manquait pas de partir à Bruxelles expressément pour voir la reine et rend compte de cette visite dans une longue lettre écrite à La Haye le 20 août 1655 au dit comte Dohna (alors à l'armée suédoise en Pologne) de la manière suivante :

« Monsieur, si au milieu de toutes les victoires qui vous environe presentement vous pouvés vous donner le loisir d'escouter la Grand Maitresse (1), elle vous diras une

Frédéric-Henri de Nassau. Trois brochures de M. van Sypesteyn « De Hof van Bohême in den Haag » et « Madame de Slavata » ainsi que « Jan de Witt in zijne betrekking tot den Veldmaarschalk Brederode tot de Freule Margaretha van Nassau en tot l'*ordre de l'Union de la Joye.* » 1653-1655, Haag, 1869.

(1) L'orthographe de l'original est strictement observée.

histoire qui mérite sans doute vôtre attention, mais avant que de la commencer, je vous dirés que j'ay receu deux de vos lestres de Stetin, dequoy je vous suis inffinement obligée ; il est vray que ce sont les premières que j'ay veue depuis que vous este cheuailler (1) et que j'auray droit de me plaindre de votre paresse comme grande Maitresse (2), mais je ne la suis pas toujours et j'aime mieux representer asteure (à cette heure) c'est autre moy mesme qui vous doit rendre mille graces de l'honneur que vous luy faite en luy éscrivant que de vous parler en G. Maitresse offencee vous scauves donc pour commencer mon histoire que j'ay eu l'honeur d'auoir veu c'este divine Reyne de qui vous m'avés si

(1) De l'ordre de l'Union de la Joie.

(2) Les statuts de l'ordre obligeaient les chevaliers d'écrire à la Grande Maitresse une fois par semestre.

souuant entretenus, la Grande et incomparable Christine, et ce qui est le plus extraordinaire, c'est que j'en ay esté veue et en ay receu des graces et faveurs si fort au de la de tout ce que l'on peut esperer que je ne suis pas capable de vous le pouvoir representer, je croy que vous ne douté pas de la curiosité que j'ay eu toute ma vie pour voir c'este grande Reyne et j'en ay cherchés les moiens depuis que S. M. est au païs bas sans les auoir peu trouver qu'asteure, il i as enuiron un mois, estant seule à G « (ertruiden) » bergue et M. de Slauata m'ayant donnes en partant pour Viane la permission de me prommener par tout le Brabant, je ne consultés pas lontant qu'el chemin je deuois prendre et ayant pris trois ou catre fille et autant d'hommes avec moi, je m'en allés à Bruxelle et je passois pour suivante de tout cela, voulant tenir mon voiage cecret jusques à mon

retour, et sans ce desguisement je craignis de rencontrer quelques Hollandais qui en porta les nouuelles a la Haye plustot que moy, je sçay bien que pour Bruxelle et pour la Cour de la Reyne je n'auois pas besoing de ce desguisement et qu'il m'auroit esté bien difficile de me faire cognoitre, quant bien je leur aurois dit mon nom, mon sur nom ma deuise et ma couleur et le nom de mon seruiteur, j'auoue que ceste parenthèse est bien longue, ayant à nous dire tant de choses de la plus grande Reyne de la terre ; la premiere fois que j'eus l'honeur de la uoir ce fut au parc ou S M se promenoit en carosse. On me dit qu'on ne la pouuoit voir autrement a moins que de luy faire demender audience, je vous laisse a pencer si cela ne me fachas pas horriblement et sy je me pouvois contenter de c'este veue qui n'estois guere plus que la veue d'un portrait et bien que j'eusse

mieux aimér mourir que d'osér me présenter deuant la Reyne, je souhaitois toutefois d'en estre assé proche pour l'entendre parler et la uoir sans en estre veue, a quoy je ne uoiois nulle aparence, mais je ne demeurés pas lontant dans c'este inquietude, et M. d'Aunoy, qui estoit proche de la Reyne, ne me vis pas plustot qu'il ne me recognut, je puis dire pour mon grand bonheur, puisque je luy suis redeuable de toutes les graces que j'ay receu de la Reyne ; d'abord il uoulut que j'allasse faire la réuérence a S M a quoy je ne me pus résoudre et toutes les fois que je me représentois c'este G(rande) Christine qui fait tant de bruit dans le monde et que l'on disoit auoir peu d'inclination ou plustot du mespris pour nôtre sexce en general, je n'osoy pas en former la pencee et M. d'Aynoy fut enffin contraint de me promestre qu'il me la ferois uoir et entendre parler sans en estre

veue, ce qui ariuas le lendemain au matin lors que S M joua au mail ou j'eus le bonheur de la voir deux heures de suite et de l'entendre parler a quantites de perssonnes de qualité qui estoit autour d'elle et cependant je ne croies estre fort incognue a tout ce monde la ; il ce trouve un certain baron de Spar, frere de la belle comtesse que j'auois veu à la haie et des autres encore ou M. d'Aunoy luy même, car je ne sçay pas bien qui ce fut qui s'auisa de dire à la Reyne qu'il y auoit la des dammes hollandoises qui estoit uenue expres pour la uoir et ne uouloit pas estre ueue, je m'aperceu d'abord que la Reyne s'approchoit plus souuant du lieux ou j'estois et eut la complaisance de s'y arester for lontant en faisant semblant de mal jouér et que le jeu L'arestoit la, affin que je la pusse uoir a loisir, je vous prie d'admirer encore c'este grande Bonté et j'estois desja trop satisfaite

de mon uoiage, mais je ne fus pas plutôt retiree a mon logis que M. d'Aunoy et sa femme (1) me vindre trouuer et me dirent que la Reyne me vouloit voir et quil falloit enffin me resoudre à luy obeir et luy aller faire la reuerence, qu'elle s'auoit mon nom et le sujet qui m'auoit mennés la, enffin que j'aurois fort mauuaise grace sy j'en usois autrement je les supliés aussitost d'asseurer S M que la crainte et le respect estoit les seules raisons qui m'auoit empeches de lui oser faire la reuerence et veritablement je n'en auois point d'autres, puisque j'auois creu que c'estoit une audace trop grande a moy de m'oser présenter a S. M., mais puisque c'est honeur me pouuoit estre permis, que je serois rauie d'obtenir c'este grace. Un moment apres ils me menerent

(1) Auteur de l'ouvrage : *Relation du voyage d'Espagne*, décédée en 1705.

chez la Reyne ou je n'allay pas sans trembler, mais ou je fus receue avec une siuilité extraordinaire et la Reyne eut des bontés pour moi qui ne sont pas conssevables, me demandas d'abord des nouuelles de la santé de M. de Brederode et parla de toute la famille qu'elle dissoit for bien cognoitre de reputation, enfin mille choses obligentes de ceste nature la, et quand je uous aurés dit que la Reyne me commandas de demeurer la quelque jours et de ne bougér d'aupres d'elle, me demander tous les jours qu'el diuertissement j'aimois le mieux affin de me le donner, et qu'elle commedie j'aimois le plus il i auoit deux piece toute nouvelle et for belle que la Reyne fit jouer, et me dit : je ne donne ces pieces la qu'a des perssone que j'ayme me dire cent fois de souhaiter que je puisse aller avec elle en italie et demeurer tousjours avec elle je vous laisse a pencer si je

n'estois pas bien empecher a respondre a des bontés si grandes je luy dit le regret que j'auois de n'estre pas a moy pour me pouuoir donnér abssolument a elle, a quoy elle respondit qu'elle s'auoit bien que j'estois trop engagee en mon païs sa M. voulut aussi recommender les pretentions que M de Slauata as en Boime a S M imp[le] et lui escrivit aussitot une lettre (1) en ma faveur la plus obligeante du monde pour moi sans que je Lui eusse demandes cette grace et obligas un certain comte de Montecuculy qui estoit la de recommender ses affaires avec grand empressement enffin vous alles sçauoir la chose qui a merites L'atention qu'il vous a faillus auoir pour ce long discours et a quoy vous aves grand

(1) Cette lettre se trouve en original aux Archives impériales, à Vienne, et est citée dans Förteckning på *Handskrifter, Haag*, 1871, page 68.

i nteres comme cheuallier c'est que la Grande Christine est cheuallière de nôtre précieux ordre, en vérité cela ne vous doit pas peu surprendre n'y peu resjouir ouy elle L'as voulus abssolument et comme vous sçaves que S M entent toute choses en perffecmation elle a pris c'este raillerie d'une maniere la plus gallante et la plus spirituelle du monde et me dit de cognoitre desja ce bel ordre par reputation car je vous laisse a pencer si j'eusse osé luy parler d'une telle follie, puisque sans cela j'estois comme une muette sans oser ouurir la bouche, acause qu'il i auoit eu une personne assé extravagante a Bruxcelle pour auoir dit a la Reyne que je me piquois d'esprit ce qui me fut redit ausi tot sans me nommer toutefois la personne qui m'auois rendus ce bon office, je vous jure qne j'en devins plus stupide de la moitié et en presence de la Reyne je n'osois presque respondre ni

dire un mot, de peur qu'elle ne creut qu'il fut uray que j'eusse c'este imagination, mais ce qui est le plus surprenant de toute mes aduantures et celle ou je comprens le moins c'est que S M me commendas absolument de luy donner mon portrait, m'envoia un paintre ches moy le lendemain ; elle voulu que le paintre vint dans sa chambre et ce fut en sa presence en celle de beaucoup de monde que je fus painte en vérité toutes les fois que je pence encore a cela je suis toute preste a sortir des gons aussi bien que la gouvernante du triolet. S M m'a fait present de deux de ses portraits (1), un grand et un petit, dans une

(1) La reine Christine s'est fait peindre à l'huile, en *Suède*, par le Hollandais Beck, en 1650 et 1651 ; par le Français Bourdon, en 1652-54 et par le Hollandais Wuchters, en 1661 ; *aux Pays-Bas Espagnols* par Justus van Egmont, en 1654-56 et par Anselme van Hulle, probablement en 1655. M. Björkman, à Paris,

boite, mais ce fut a condition que je ne manquasse point a luy enuoier mon ordre et me dit celuy qui me la porteras uous aporteras mon portrait que uous n'aures pas si je n'ay vôtre ordre uous pouves pensser si ce commendement et la gloire que j'auois de pouuoir estre G(rande) Maitresse de la G(rande) Christine, ce qui n'est pas un petit titre, ne me firent aporter toute la diligence imaginable pour enuoier l'ordre à la Reyne, je fis faire une pièc de

posséda en 1890 quatre-vingt-dix portraits de la reine Christine gravés, dont trente par différents maîtres, savoir : Michael Asinius, Hardt, Paulus Pontius, Nicolaus Dorrigny, Petrus Aquila, Alexandre Tardieu, B. Moncornet et Jean Sauné, M. Van Lochorm, Andr.-Mathaeus Wolfgang, Sandrast, Larmessin, P. Tanjé, Nantueil, Boissemin, J. Falck, Th. van Merlem, Lamotis, E. Mazot, Conrad Woumans, P. Clonned, Benoist, Deveria, Joseph Testam, H. Roullet, J. Schenk, Ant. Carn, Rosmäster, Perponcher, Maurin, Peter Aubry ; il y en a encore un de Ph. Frijtens et un de Noski ; un de Petit et un de D. Berger.

deux sous d'or esmaillée avec une couronne fermee par dessus avec de for petits diamants comme la seule cheualiere couronnee il i falloit un peu de differenceʼ(1) ; ce fut M. de Grandiere qui porta l'ordre et S. M. luy donnas une for belle bague, mais je n'aurois jamais fait si je uoulois uous redire toute les graces (2).

On connait l'opinion sur la reine Christine qu'a émise la comtesse d'Aulnois dans sa « Relation du voyage d'Espagne » — « Elle « ne laissa pas de me recevoir fort bien et « le peu qu'elle me dit, me parut plein « d'esprit et d'une vivacité extraordinaire, « mais elle jurait à tous moments comme « un soldat et ses paroles et ses actions « étaient si libres, pour ne pas dire si peu

(1) La décoration était d'azur à un lion de gueules, « l'animal, de nos armes » comme écrit la Princesse Amélie de Solms dans les statuts de l'ordre.

(2) Archives des Dohna au château de Fiholm, Suède.

« honnêtes, que si l'on avait moins respecté « son rang, on ne se serait guère soucié de « sa personne. » — « Honnête » ici veut dire séant, et quant aux jurons il ne faut pas oublier qu'il y en a de plusieures gradations. On pouvait au XVIIe siècle parfaitement dire « parbleu », « corbleu », « mordieu », « mafoy » sans offusquer son monde. Dans « le Voyage d'Anvers pour la venue de la reine Christine » on cite les quelques jurons dont se serait servie la reine à Anvers et parmi ceux-là il y a un pas tout à fait convenable : « Dieu me damne ». Néanmoins l'auteur de l'opuscule précité dit du juron,

. . . . qui avait grâce
Quand sa bouche lui donnait place.

Déjà en 1654 on imprima des panégyriques et des églogues en honneur de la reine Christine. Parmi ces ouvrages, il faut

particulièrement mentionner « Christine Églogue » imprimée à Paris, 11 pages in-folio, en dialogue entre Daphnis et Menalche, qui, en parlant de la reine, dit :

C'est ce nouveau soleil, ce chef-d'œuvre des Cieux
Si vanté des mortels et si chery des Dieux
Cette jeune beauté, cette Nymphe divine
Ce miracle étonnant, l'adorable Christine
Superbe rejeton du Monarque du Nord
Qui fut des affligez l'asyle et le support
De ce grand conquérant l'invincible Gustave,
Qui fit et la victoire et la fortune esclave
Et dont le bras fatal, par cent combats divers,
Domptant la Germanie, estonna l'Univers, etc.

Des auteurs de 1655 parlaient encore de la conversion de la *vierge* Christine, reine de Suède (1). Les pamphlets terribles contre cette reine ne furent imprimés qu'en 1660 et

(1) Colossus Angelicus Austriacus, etc., pp. 65-104. Oeniponti (Inspruch) 1655.

aucun d'eux n'est plus violent que l' « Histoire de la vie de la reyne Christine de Suède, copie d'une lettre de Bruxelles à La Haye. »

Encore entourée de l'auréole, elle a pu, conformément au désir du Pape Alexandre VII, quitter Bruxelles le 22 septembre 1655. L'archiduc Léopold l'accompagna avec un superbe cortège composé de toute la noblesse et avec toute la solennité possible jusqu'à deux lieues de la ville. L'escorte fut de deux compagnies des gardes du corps de ce prince. Dans sa suite, figuraient en première ligne l'ambassadeur d'Espagne don Antonio Pimentel et sa femme, don Antonio de la Cueva Sylva et sa femme, don Francisco Deza, un Napolitain et les messieurs suédois de sa maison, en tout deux cents personnes. Le jeune comte Jacques Lalaing, vicomte d'Audenarde et seigneur de Santberghe, son page, accom-

pagna aussi la reine en Italie (1) ainsi que le comte Guillaume Buquoi, un comte Trazigny, don Romano Montero, don Bernardino di Leipa, etc. La première nuit la reine a couché à Louvain après d'y avoir été reçue par l'Université. Le jour suivant elle a fait sa dévotion à la miraculeuse statue de la Sainte-Vierge à Montaigu. Le 24 la reine a passé Stamproy et Steinbruch. A Ruremonde, où la reine arriva le 25 septembre, elle fut l'objet d'une réception solennelle de la part du comte d'Isenghien, gouverneur de la province de la Gueldre espagnole, qui déjà, dans une lettre du 12 juillet, à MM. les États de cette province-là avait communiqué les ordres du roi d'Espagne de bien recevoir la reine « en la qualité de

(1) Il était fils du comte Ferry Servais de Lalaing, décédé en 1670, et d'Anne Marie van der Noot, sa femme. (*Dictionnaire généalogique* de Goethals, 3 vol.).

« sa propre personne outre celle qu'elle « possède de soy même » en ajoutant : « Je « ne veue doubter nullement en cette occa- « sion comme en toutes autres au service « du Roy, vous y témoignerez votre zèle « avec toute sorte d'esplandeur et que de « maintenant vous en commencerez à « enchaminer les devoirs. J'en escris au « sieur Coronel Bitot, avec lequel vous « pourrez communiquer sur cette joyeuse « entrée », car ce n'était rien moins que cela qui attendait la reine à Ruremonde(1). Le 30 juillet, MM. les États de la Gueldre espagnole répondirent qu'à de telles occasions la bourgeoisie et les soldats ont présenté les armes, que des salves ont été tirées aux frais du gouvernement, mais que les États s'excusaient à l'égard des dépenses pour la réception. Pour stimuler

(1) Archives de la ville de Ruremonde.

le zèle de la population à cet égard, l'archiduc Léopold-Guillaume écrit de nouveau le 31 juillet (de Bouchain) à ses « très chers « et bien amez nobles et villes du duché de « Gueldre de faire à la Reine toutes les « démonstrations d'honneur et de respect « qui se pouvaient faire au Roy mesme ». Le comte Isenghien, dans sa lettre à MM. les États de Gueldre en date de Bruxelles le 5 août leur communiqua celle de l'archiduc, afin que l'on ne croie pas que c'était de ses propres sentiments, mais par suite des ordres de S. A. Sérénissime, qu'il recommandait une réception brillante. Le dit comte se sentait évidemment soupçonné d'agir de son propre chef et il y avait des raisons pour cela. Déjà l'année précédente on avait imprimé à Ruremonde, un panégyrique intitulé *La amazona del Norte, Christina Reyna de Svezia, Gotia, Vandalia,* par un espagnol D. Panphilio de Oga-

wa (23 pages in-folio). Un Belge, Julius Mendes Éganville, y avait également, la même année, fait imprimer un *Rhytmus musicus* (1), en honneur de la Reine : six pages in-folio ; et encore on y avait imprimé une *Ode Panegyrica,* en huit pages, avec musique (2), dédiée à la protectrice du monde, Christine *Reginæ Viragini.* Il serait étonnant si le comte Isenghien, qui, en sa qualité de chevalier de la Toison d'or, arrivait souvent à Bruxelles et y subissait l'impression de la personnalité de la reine, n'ait pas un peu inspiré tant l'auteur de l'*Amazona del Norte* que celui de l'*Ode panégurique,* ainsi que le compositeur du *Rhytmus musicus.* Quand l'auteur de l'*Ode panégurique* appelle la Reine « Virago », on pense immédiatement à la gravure

(1) Voyez l'annexe.
(2) *Idem.*

de Pontius du premier portrait de la reine fait à Anvers en 1654, où elle porte le harnais, la cotte de mailles et le bâton de maréchal. L'auteur anonyme du « Discours « contenant les portraits des personnes de « qualité et de considération... au ser- « vices de S. M. catholique en 1670 (1) » dit du comte Isenghien, prince de Mamimes, comte de Middelboug, marié à une demoiselle de Sarmiento, etc., que c'était un seigneur qui avait « des brillans d'esprit tels « que, s'ils estoient soutenus de fermeté, il « seroit un fort habile homme ; mais il est « inégal et donne beaucoup aux premières « impressions. Il a une certaine liberté de « dire hardiment et agréablement tout ce « qu'il pense, qui est tantost satyre et tan-

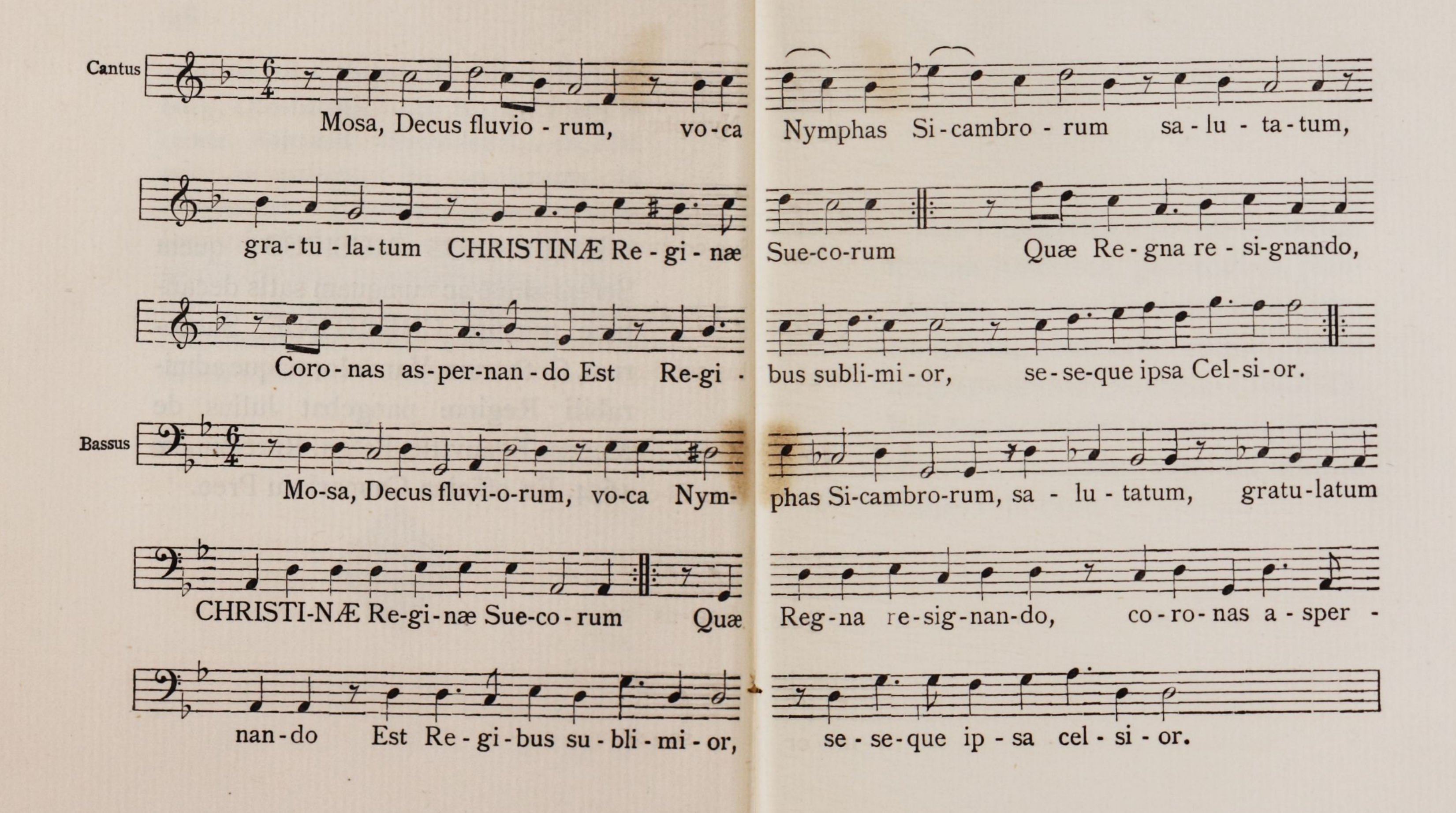
(1) Imprimé dans le « Compte-rendu des séances de la commission royale d'histoire, 3me série, t. X. Bruxelles, 1869, pages 329-370,

« tost libertinage. Au surplus, il est brave « de sa personne, bon ami, franc, extrême- « ment gai et extrêmement mélancolique, « fort espagnol en ses sentiments et fort « flamand en ses façons », probablement genre Teniers. Tel était le seigneur qui recevait chez lui à Ruremonde la reine Christine de Suède. Il n'avait rien négligé qui pourrait honorer la Reine, à la table de laquelle le comte Isenghien servit lui-même avec ses officiers. La garnison était sous les armes; les canons tonnaient et le feu d'artifice dura toute la nuit à la grande place, où la reine est venue voir diverses curiosités dans la maison du conseiller de Blitterswyk, le même à qui don Pamphilio de Ogava avait dédié *la Amazona del Norte*. Retournée à Steinbruch, la reine y a passé la Meuse et la frontière pour se diriger à Erckelenz, ville alors fortifiée de la principauté de Juliers. De là, le voyage fut

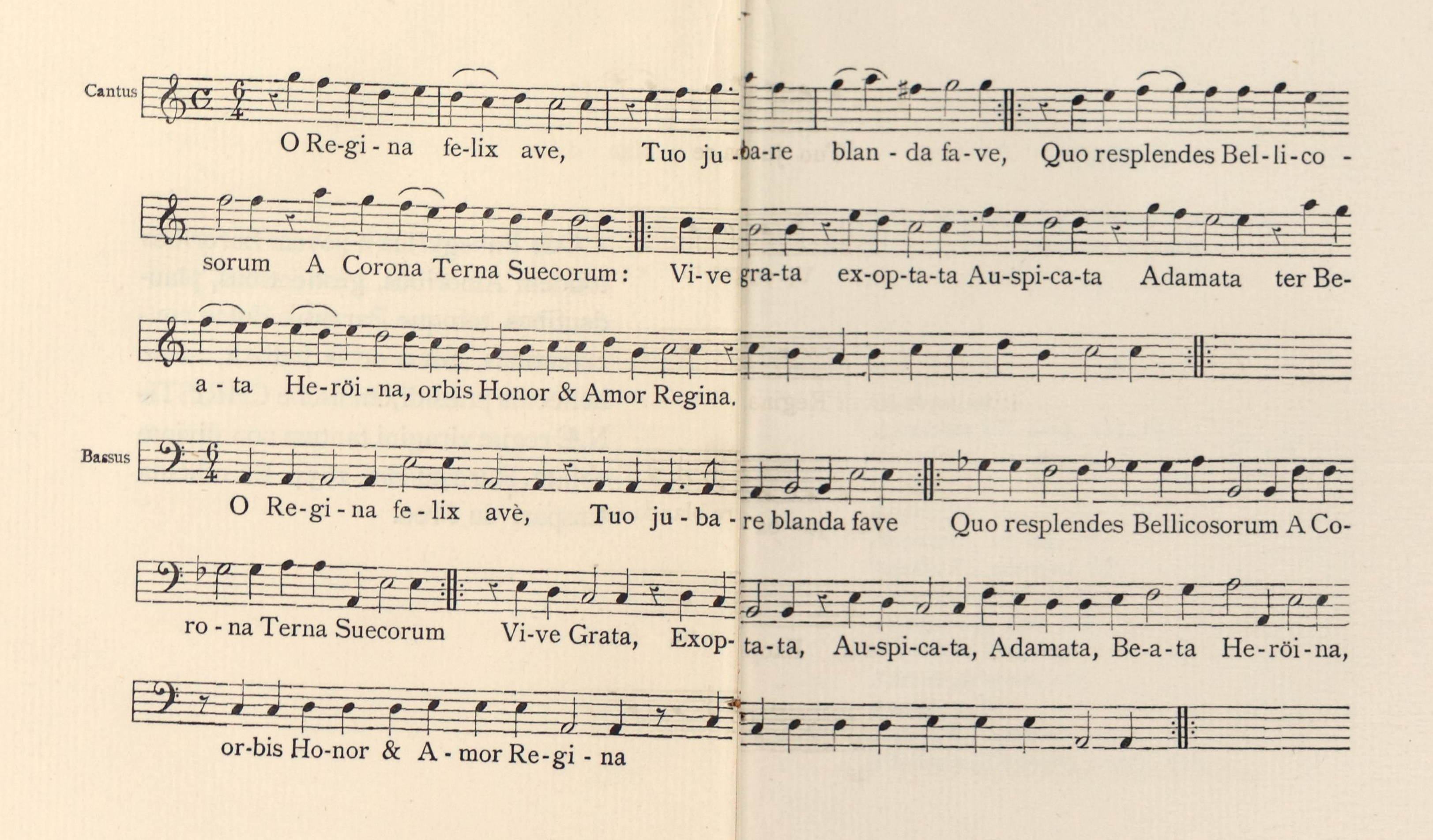
continué par Cologne, Francfort, Rottenburg, Oberhausen, — où la reine a reçu le comte Raimond Montecuccoli, expédié pour lui présenter les compliments de l'Empereur, — Augsbourg, Donauwerth et Inspruck, où l'abjuration du luthérianisme fut officiellement renouvelée dans la cathédrale, le 3 novembre. La Reine en fit part à l'archiduc Léopold Guillaume à Bruxelles où elle n'est plus revenue.



RHYTHMUS MUSICUS, quem Serenissimæ ac numquam satis decantatæ principi CHRISTINÆ, Suecorum, Gothorum, Vandalorumque admirabili Reginæ pangebat Julius de Mendes Eganville, Belga. Ruremundæ 1654. Ex officina Caspari du Pree.


Cantus
Mosa, Decus fluvio - rum, vo-ca Nymphas Si-cambro - rum sa - lu - ta-tum,
gra - tu - la-tum CHRISTINÆ Re - gi - næ Sue-co-rum Quæ Re - gna re - si-gnando,
Coro - nas as-per-nan - do Est Re-gi - bus subli-mi - or, se - se-que ipsa Cel - si - or.
Bassus
Mo-sa, Decus fluvi-o-rum, vo-ca Nym- phas Si-cambro-rum, sa - lu - tatum, gratu-latum
CHRISTI-NÆ Re-gi-næ Sue-co-rum Quæ Reg-na re-sig-nan-do, co-ro-nas a-sper-
nan-do Est Re-gi-bus su-bli-mi-or, se-se-que ip-sa cel-si-or.

Ode Panegyrica a novem Sororibus totidem Amoribus, gestientibus, plaudentibus, totoque Parnasso dulce concinentibus, novæ orbis palladi, novæ heliconis præsidi, omnisciæ CHRISTINÆ regiæ viragini tantum non divinæ oblata. Ruremundæ, 1654. Ex officina Caspari du Pree.


Cantus
O Re-gi - na fe-lix ave, Tuo ju -ba-re blan - da fa-ve, Quo resplendes Bel-li-co -
sorum A Corona Terna Suecorum: Vi-ve gra-ta ex-op-ta-ta Au-spi-ca-ta Adamata ter Be-
a - ta He-röi - na, orbis Honor & Amor Regina.
Bassus
O Re-gi - na fe-lix avè, Tuo ju - ba - re blanda fave Quo resplendes Bellicosorum A Co-
ro - na Terna Suecorum Vi-ve Grata, Exop- ta-ta, Au-spi-ca-ta, Adamata, Be-a-ta He-röi-na,
or-bis Ho-nor & A - mor Re-gi - na

TABLE

DES NOMS DES PERSONNES MENTIONNÉES
DANS CET OUVRAGE.

A

B

C

D

E

F

G

H

I-J

L

M

N

O

P

R

S

T

U

V-W

Y

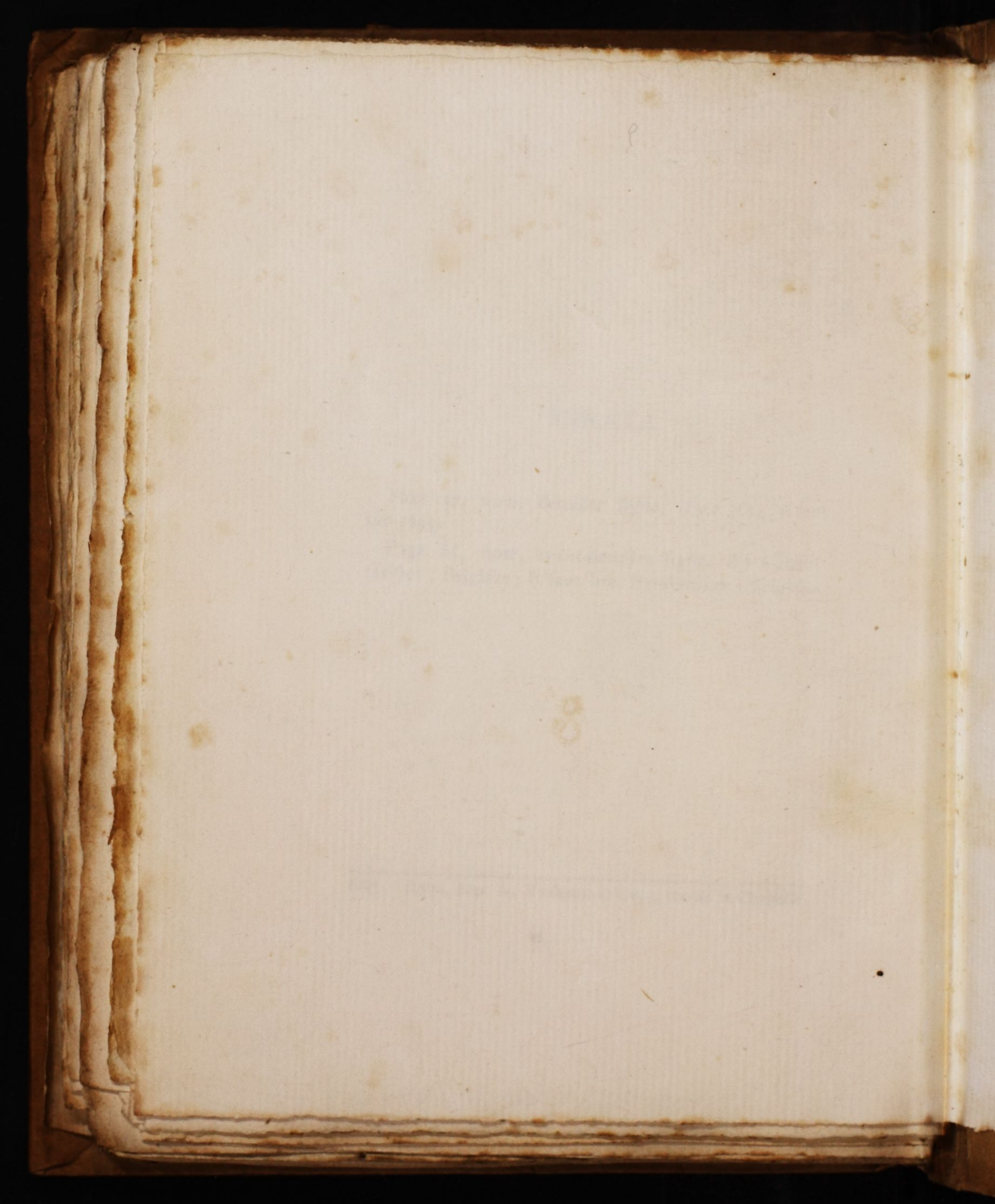


ERRATA

Page 47, note, dernière ligne, il y a 1654; il faut lire 1655.

Page 65, note, avant-dernière ligne, il y a Handskrifter ; Belgiska ; il faut lire, Handskrifter i Belgiska.

887. — Brux., imp. A. Vromant et Cie, 3, rue de la Chapelle.



7

van Egmont p. 43